

Journées cinématographiques dionysiennes  
Est-ce ainsi que les hommes vivent ? - 5<sup>e</sup> édition  
L'Écran de Saint-Denis

du 2 au 8 février 2005

# SAUVAGE INNOCENCE

**SAUVAGE** [SOVA3] adj. — V. 1120 : bas lat. *salvaticus*, altér. du class. *silvaticus*, de *silva* "forêt". 1. (Humains) VIELLI Qui est peu civilisé, dont le mode de vie est archaïque. 2. (Choses) Qui surgit spontanément, se fait de façon anarchique, indépendamment des règles.

**INNOCENCE** [inesã, ã] adj. et n. — 1080 : lat. *innocens*, de *nocere* "nuire". 1. Etat de l'être qui n'est pas souillé par le mal, qui est incapable de le commettre. 2. Etat d'une personne qui ignore le mal. 3. Etat d'une personne qui n'est pas coupable (de ce dont on la soupçonne).

# Télérama

1<sup>er</sup> hebdomadaire culturel français

**Télérama, partenaire  
de votre événement,  
partenaire  
de votre émotion**

Chaque semaine, retrouvez dans Télérama  
la culture sous toutes ses formes : **télé, ciné, musiques,  
livres, radio, danse, théâtre, expos...**

Enthousiaste ou râleur, passionné mais exigeant,

Télérama justifie ses choix et ses opinions pour

vous aider à vous faire votre propre avis.

**Nous ouvrons le débat, mais c'est à vous  
qu'appartient le dernier mot.**

Journées cinématographiques dionysiennes  
Est-ce ainsi que les hommes vivent ? - 5<sup>e</sup> édition

# SAUVAGE INNOCENCE

L'Écran de Saint-denis / du 2 au 8 février 2005

« *La jeunesse est un art* » disait Oscar Wilde.

Cette citation érige avec conviction les couleurs de la cinquième édition du rendez-vous cinématographique dionysien EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT ?

SAUVAGE INNOCENCE, ou comment les mythes et réalités de la jeunesse sont représentés dans le cinéma. Ce titre, emprunté au cinéaste Philippe Garrel, incarne à merveille ce que nous souhaitons aborder durant cette semaine cinématographique.

La Jeunesse, le cinéma et la révolte, trois mots pour tenter de mieux cerner ce que recouvrent ces valeurs de résistance, d'insoumission, de rébellion portées par ce bel âge.

Que reflètent exactement ces attitudes ? Sont-elles seulement l'apanage de la jeune génération ? Quelles sont les causes pour lesquelles les jeunes sont prêts à se battre ? Comment le cinéma se fait le reflet de ces belles et passionnantes questions ?

La jeunesse est souvent un cri de révolte lancé à la face du monde, elle est surtout de l'énergie à l'état pur. Et sans cette énergie, la société ne saurait se renouveler. Que devient-elle avec le temps ? La révolte mue-t-elle inexorablement ?

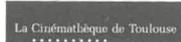
De *Zéro de conduite* de Jean Vigo à *Ma 6-T va Crack-er* de Jean-François Richet, en passant par la figure du rebelle incarné par James Dean, comment la représentation de la jeunesse a-t-elle évoluée dans le 7<sup>e</sup> art ?

Toute l'équipe de l'Écran vous invite à la découverte des multiples formes qui expriment cette sauvage innocence : en images et en sons. Et le son, c'est aussi la musique. Elle accompagne intimement et passionnément le cinéma, les jeunes et les valeurs qu'ils portent, elle nous inspirera donc naturellement tout au long de cette semaine.

Saint-Denis est une ville à la longue tradition de lutte et de résistance, notre festival EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT ? s'efforcera avec vous, spectateurs de l'Écran, de faire vibrer de tous ses feux cette Histoire, en résonance avec les nombreux films et rencontres que nous vous proposons...

Boris SPIRE, directeur de l'Écran

Les journées cinématographiques dionysiennes sont organisées  
par l'association cinéma l'Écran  
avec la Ville de Saint-Denis  
en partenariat et avec le concours financier du Conseil général de la Seine-Saint-Denis  
avec le soutien du ministère de la Culture, de la DRAC et de la Région Île-de-France,  
en partenariat avec Libération, Télérama et Radio Nova  
avec le concours de la Cinémathèque française, de la Cinémathèque de Toulouse et CineCittà Holding.



À l'automne d'une nouvelle vie de Vitali Kanevski [p. 10]  
 À nos amours de Maurice Pialat [p. 8]  
 Absences répétées de Guy Gilles [p. 20]  
 Acéphale de Patrick Deval [p. 15]  
 Amants de la nuit (Les) de Nicholas Ray [p. 18]  
 Au biseau des baisers de Guy Gilles [p. 17]  
 Au pan coupé de Guy Gilles [p. 17]  
 Balade sauvage (La) de Terrence Malick [p. 21]  
 Bard (Serge), Cinématon n° 2026  
 de Gérard Courant [p. 14]  
 Berlin 1968 du collectif ARC [p. 16]  
 Berto (Juliet), Cinématon n° 441 de Gérard Courant [p. 14]  
 Bouge pas, meurs et ressuscite de Vitali Kanevski [p. 6, 22]  
 Bourse ou la vie (La) de Jerzy Skolimowski [p. 10]  
 Carlo Giuliani, ragazzo de Francesca Comencini [p. 21]  
 Ce jour-là de Jacques Krier [p. 21]  
 Cela s'appelle l'amour de Marcel Hanoun [p. 8]  
 Chinoise (La) de Jean-Luc Godard [p. 21]  
 Ciné Bijou de Guy Gilles [p. 17]  
 Clair de terre (Le) de Guy Gilles [p. 17]  
 Côté cour, côté champs de Guy Gilles [p. 20]  
 De bruit et de fureur de Jean-Claude Brisseau [p. 15]  
 Départ (Le) de Jerzy Skolimowski [p. 9]  
 Dernière Séance (La) de Peter Bogdanovich [p. 7]  
 Détruisez-vous : le fusil silencieux de Serge Bard [p. 14]  
 Deval (Patrick), Cinématon n° 1985 de Gérard Courant [p. 15]  
 Diable probablement (Le) de Robert Bresson [p. 19]  
 D.O.A. de Lech Kowalski [p. 21]  
 Droit à la parole (Le) du collectif ARC [p. 16]  
 Enfants désaccordés (Les) de Philippe Garrel [p. 15]  
 Esprit du temps (L') de Johan van der Keuken [p. 7]  
 Film porno de Olivier Mosset [p. 15]  
 Fureur de vivre (La) de Nicholas Ray [p. 10]  
 Garrel (Philippe), Cinématon n° 193  
 de Gérard Courant [p. 15]  
 Ixe de Lionel Soukaz [p. 18]  
 Jeunesse en mouvement de Lionel Soukaz [p. 18]  
 Joli Mois de Mai (Le) du collectif ARC [p. 16]  
 Kalfon (Jean-Pierre), Cinématon n° 1844  
 de Gérard Courant [p. 15]  
 La Révolution n'est qu'un début. Continuons  
 de Pierre Clémenti [p. 15]  
 Le Père Noël a les yeux bleus de Jean Eustache [p. 8]  
 Lieux d'une fugue (Les) de Georges Perec [p. 11]  
 Ma 6-T va Crack-er de Jean-François Richet [p. 16]  
 Made in Hong kong de Fruit Chan [p. 20]  
 Maman que man de Lionel Soukaz [p. 18]  
 Marie et le curé de Diourka Medveczky [p. 9]  
 Marie pour mémoire de Philippe Garrel [p. 15]  
 Marseille de Angela Schanelec [p. 8]

Mauvais Sang de Leos Carax [p. 18]  
 My Own Private Idaho de Gus Van Sant [p. 17]  
 Nous, les enfants du xx<sup>e</sup> siècle de Vitali Kanevski [p. 10, 22]  
 Nu devant un fantôme de Sébastien Betbeder [p. 7]  
 Olvidados (Los) de Luis Buñuel [p. 7]  
 One More Time de Daniel Pommereulle [p. 14]  
 Paul de Diourka Medveczky [p. 9]  
 Peau de cochon de Philippe Katerine [p. 11]  
 Poings dans les poches (Les) de Marco Bellocchio [p. 16]  
 Pommereulle (Daniel), Cinématon n° 2023  
 de Gérard Courant [p. 14]  
 Prologue de Robin Spry [p. 7]  
 Quatre Cents Coups (Les) de François Truffaut [p. 10]  
 Raynal (Jackie), Cinématon n° 110  
 de Gérard Courant [p. 15]  
 Rebelle (Le) de Gérard Blain [p. 21]  
 Rebelles du Dieu Néon (Les) de Tsai Ming-liang [p. 21]  
 Roi et l'Oiseau (Le) de Paul Grimault [p. 6]  
 Samia de Philippe Faucon [p. 8]  
 Sauvage Innocence de Philippe Garrel [p. 20]  
 Scorpio Rising de Kenneth Anger [p. 21]  
 Signes particuliers : néant de Jerzy Skolimowski [p. 11]  
 Soleil éteint de Guy Gilles [p. 17]  
 Teenage Caveman de Larry Clark [p. 19]  
 Un homme qui dort de Bernard Queysanne  
 et Georges Perec [p. 11]  
 Une vie indépendante de Vitali Kanevski [p. 10, 22]  
 Vas-y, fonce de Jack Nicholson [p. 16]  
 Vent (Le) de Souleymane Cissé [p. 19]  
 Vierge des tueurs (La) de Barbet Schroeder [p. 18]  
 Vite de Daniel Pommereulle [p. 14]  
 World (The) de Jia Zhangke [p. 20]  
 Zabriskie Point de Michelangelo Antonioni [p. 6]  
 Zéro de conduite de Jean Vigo [p. 11]  
 Zouzou, Cinématon n° 1988 de Gérard Courant [p. 15]

# Le pavillon des têtes dures



Absences répétées

*Savage Innocence*: la proposition garrellienne claque comme un coup de fouet. Se profilent des corps butés, imperturbables, impénétrables, à la parole haute et au geste vif. L'innocence n'est pas celle, pure et blanche, des enfants sages comme des images, portant la voix d'avant-mue du choriste blafard, mais l'intransigeance sans compromis de l'insoumis. Le sauvage innocent refuse de signer le pacte social parce qu'on ne pactise pas avec le diable. Il faut faire face et, le corps penché en avant, opposer un visage de marbre. Et quand bien même ce corps qui ne bouge pas meurt, il ressuscite aussitôt, sauvé pour toujours par la splendeur de son aplomb.

L'intransigeance est la première innocence. Celle, bressonienne, des amants de Garrel, celle rayienne, de tous les amants de la nuit, celle, minérale, des *kids* russes de Kanevski : autant de Mouchette en noir et blanc, le regard dur et les poings dans les poches. De cette première innocence, on pourra dire qu'elle est rimbaldienne, tête d'ange et regard de Peau-Rouge. Les amants neufs de Carax sont tous abreuvés du même antique mauvais sang. Cette innocence superbe s'allie à trois mythes. Celui, tenace, du solitaire, emblématisé par les figures altières et nostalgiques du cinéma méconnu de Guy Gilles ; hautes solitudes qui finissent recluses (*Absences répétées*) ou clochardes (*Au pan coupé*) au mépris des bourgeois comme des beatniks. Celui, surréaliste, de l'amour fou, qui déclenche les fugues hors le monde des enfants désaccordés : chez Garrel ou Carax, on est sauvage à deux contre tous. Celui, politique, de la révolution, qui clame que les inadaptés ne sont pas de doux rêveurs, que les innocents ne sont pas inoffensifs : c'est tout le cinéma des « dandys de Mai 1968 » (Sally Shafto) produits par Zanzibar. Dans *Acéphale* de Patrick Deval, le discours terroriste clame qu'« *il est temps d'abandonner le monde des civilisés et sa lumière* », « *le monde de la vulgarité instruite* » pour sauter dans l'extase ; dans *Vite* de Daniel Pommereulle, un homme et un garçon crachent plus vite sur le monde avec dédain : « *Assez, cessez.* » De toutes ces figures frappent la noblesse, le hiératisme, la terreur même qu'elles provoquent. Terreur de la beauté, de l'exigence de pureté, terreur du crime. Antigones de celluloid. Celluloid de marbre. On y retrouve une forme de religiosité, quête d'un absolu sans vérités relatives. Lorsque l'affaire tourne mal, la mystique du corps adolescent mène au martyr chez Guy Gilles ou Lionel Soukaz (*xe*), les anges sombrant par milliers sous les effets de la poudre blanche ou de l'ennui. Le massacre des innocents marque toujours la révolte des médiocres.

Mais il faut aussi penser une autre innocence, sauvage et sauvageonne, à rebours de ces éphèbes inflexibles. Penser la vivacité des anges aux figures sales, l'innocence pas innocente pour un sou des sales gosses et petites frappes. Les *kids* de Clark, tellement déjantés qu'ils en perdent leur cerveau se démènent en tribus étêtées, joyeuses et débridées (*Teenage Caveman*). Pas purs, mais impurs, ils ont l'inconscience désinvolte de ces *toons* qui courent comme ils peuvent au-dessus de l'abîme. Leur geste n'appelle pas une idée de l'amour fou ni de la politique. Il n'appelle en fait aucune idée. Le corps est là, son désir, son audace, et l'esprit s'ouvre sans limite à la traversée des affects. Plus de trace de romantisme ni de dandysme, cette seconde innocence est une création du siècle, dont le rock avec le Iggy Pop de 1969 livre la figure absolue. Le sauvage se roule sur scène, se jette dans la fosse, se tue et renaît à chaque instant. Il se promène moins seul ou à deux qu'en troupes, foules et furies : il ne constitue pas une résistance solitaire ni amoureuse, main dans la main, mais se dissémine et se disperse. La meute va du groupe punk (*D.O.A* de Lech Kowalski, documentaire sur la tournée des Sex Pistols aux États-Unis) aux tribus primitives de Larry Clark et aux gangs de *Ma 6-T va Crack-er* (Jean-François Richet). Emmêlés dans la mêlée, ils n'obéissent plus à la verticalité austère de l'icône dandy mais s'adonnent à une nonchalance alanguie.



Vite

On pourrait aussi le dire ainsi : il y aurait au moins deux manières de comprendre la sauvage innocence, la première, française (la lignée Bresson/Garrel/ Eustache/Carax), pure et dure ; la seconde, anglo-saxonne, impure et dure. Moins Rimbaud que le tout jeune Jim Carroll se déchirant à la glue dans les rues de New York (les carnets essentiels *Basketball Diaries* (1963-66) annonçant tous les *kids* à venir) ; moins la littérature que le rock comme art jumeau ; moins le dandy que le punk. Dans *Absences répétées* de Guy Gilles, la parole du reclus drogué et alité s'ouvre au lyrisme nostalgique ; dans *D.O.A* (*Dead On Arrival* : « Mort à l'arrivée »), ne reste que l'hébétéude : déjà tué et retué, Sid Vicious s'enfoncé défoncé dans le lit de sa chambre d'hôtel une cannette vide à la main.

Les postures impures n'ont plus rien de noble ni d'innocent : les signes sont pervers, dévitalisés et remis en circulation dans tous les sens. Le maniériste Sid Vicious tord sa bouche, arbore une croix gammée sur son tee-shirt et fait semblant de jouer de la basse. Chez Terrence Malick (*Badlands*), la balade sauvage n'est qu'une

Zabriskie Point



simulation de ballade, dont les couplets répètent les airs et postures des rebelles confirmés : des amants en cavale à la *Bonnie and Clyde* jusqu'au détail fameux des bras posés sur le fusil derrière la tête (©James Dean). Rien de sauvage, une série de clichés domestiques comme autant de miniatures qu'on colle sur la porte du frigo. Les discours idéalistes, amoureux, révolutionnaires volent en éclats. Dans *Badlands* disparaît l'idée même de révolte qui soutient la sauvage innocence : Sissy Spacek et Martin Sheen rejoignent les limbes et non les anges, tuent père et mère, mais ce n'est pas un drame, s'assoupissant en chemin, pour construire des cabanes dans les arbres et flinguer les importuns. C'est Tom Sawyer et Huckleberry Finn, rendus à l'agitation des bêtes. Déjà les hippies de *Zabriskie Point* (Antonioni) quittaient la revendication politique pour prendre la couleur du désert et engendrer à l'infini un peuple de sable. Lorsque l'innocence marque le retour pur et simple à l'état sauvage.

Apollon d'un côté, Dionysos de l'autre ? L'ordre et le désordre ? L'ange et la bête ? En ces Journées cinématographiques dionysiennes qu'on espère dionysiaques, nulle nécessité de trancher. La blancheur des premiers est aussi tranchante que la noirceur des seconds. Tous appartiennent, selon le joli mot de Guy Gilles, au « pavillon des têtes dures » (*Au pan coupé*). C'est pour cela qu'il fallait repartir du film inaugural qui les rassemble tous, *Zéro de conduite* de Jean Vigo, passant de l'angélisme anar intrépide (« Merde ») au culte du plaisir et de la mêlée, saupoudrant l'écran de sexes d'anges, de plumes d'oiseaux et d'oriflammes. Le sauvage innocent reste un animal indomptable parce que le rebelle est sans cause, selon le mot de Nicholas Ray : ce qui ne signifie pas sans raison, mais sans cause à défendre, rebelle transitif, sans arrière-pensée (« innocent ») ni avant-poste (« sauvage ») : juste là, présent dans un geste qui peut être aussi jouissif que désespéré, aussi indifférent que décisif, mais qui toujours à la question déterminante « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » oppose un Non convaincu. Non ce n'est pas ainsi, et d'un même geste de proposer l'alternative. Voyons donc comment ces innocents vivent.

Stéphane Delorme

20 h 00 / écran 1

soirée d'ouverture (sur invitation)

## Zabriskie Point

de Michelangelo Antonioni

États-Unis/1970/couleur/1 h 50/vostf

avec Mark Frechette, Daria Halprin, Rod Taylor

Mark, étudiant "vidé" de l'Université de Los Angeles, a fui dans un avion volé parce qu'il craint que la police ne le recherche à la suite du meurtre d'un policier. Daria, jeune secrétaire d'un grand promoteur immobilier, se rend en voiture à Phoenix où son patron a un important rendez-vous d'affaires. Dans le grandiose décor désertique de la Vallée de la Mort, l'avion de Mark danse autour de la voiture de Daria une véritable parade d'amour, prélude lyrique et spectaculaire à l'explosion de leurs sentiments.

Il est frappant de constater que les séquences initiales à Los Angeles sont découpées et montées d'une manière très vivante et très rapide, que l'utilisation d'une longue focale donne parfois aux images une densité palpitante assez exceptionnelle chez Antonioni. Avec l'arrivée dans le désert, on revient à une écriture plus traditionnelle chez le réalisateur, le lyrisme tranquille de ce sublime épisode renouant superbement avec la poésie de l'espace et la magie de la durée pure qui sont les éléments les plus fascinants de l'esthétique d'Antonioni et qui donne à la partie centrale de *Zabriskie Point* des résonances profondes avec *L'Avventura*.

Marcel Martin, *Cinéma 70* n° 147, juin 1970

mercredi 2 février

13 h 45 / écran 1

## Le Roi et l'Oiseau

de Paul Grimault

France/1979/couleur/1 h 27

avec les voix de Jean Martin, Pascal Mazzotti, Renaud Marx, Agnès Viaia d'après le conte de Hans Christian Andersen *La Bergère et le Ramoneur*

Le roi Charles V et trois font huit et huit font seize règne en tyran sur le royaume de Takycardie. Seul, un oiseau ose le narguer. Le roi est amoureux d'une bergère qui orne un tableau de sa chambre, mais elle aime un petit ramoneur. Avec l'aide de l'oiseau, ils fuient dans la Ville Basse pour échapper aux sbires du roi.

14 h 00 / écran 2

hors les murs (voir page 22)

## Oumri, Zamri, Voskresni Bouge pas, meurs et ressuscite

de Vitali Kanevski

URSS/1989/noir et blanc/1 h 45/vostf

avec Pavel Nazarov, Dinara Droukarova, Elena Popova

1947, un camp stalinien à l'extrême limite de l'Orient soviétique. Des détenus politiques y côtoient des prisonniers de guerre. C'est là que Valerka, un gamin de douze ans, et Galia, une petite Tartare, découvrent la vie.

« Bouge pas, meurs et ressuscite est le premier film d'un homme qui arrive de loin. C'est cette impression qui domine la vision du film, comme si explosaient sur l'écran les quarante années qui séparent l'adolescent Vitali du cinéaste-Kanevski. Tout projet autobiographique possède

cette dimension, mais ici, elle se voit étirée jusqu'à sa limite extrême: ce film vient de loin et la démonstration de force de l'auteur est de se souvenir de l'innocence et de la cruauté mêlées du regard enfantin, de le filmer à la vitesse d'un premier film tout en lui conférant le poids d'une longue vie de marginal et la maturité du cinéaste.»

Antoine de Baecque, *Cahiers du cinéma* n° 433, juin 1990



15 h 45 / écran 1

## Los Olvidados

de Luis Buñuel

Mexique/1950/noir et blanc/1 h 29/vostf

avec Stella Inda, Ramon Martinez, Alfonso Mejía, Miguel Inclán, Roberto Cobo

Dans les faubourgs de Mexico, une bande d'enfants plus ou moins abandonnés vit de chardons. Leur chef, Jaíbo, évadé d'un centre de redressement, monte une expédition contre un vieil aveugle. Persuadé qu'il a été enfermé à cause d'une dénonciation de Julian, il veut se venger.

« Le surréalisme de Buñuel n'est que le souci d'atteindre le fond de la réalité; qu'importe que nous y perdions le souffle comme un plongeur lesté de plomb et qui s'affole de ne point rencontrer le sable sous son talon. L'onirisme du Chien Andalou est une plongée dans l'âme humaine comme Terre sans pain et Los Olvidados une exploration de l'homme en société. »

André Bazin, *Esprit*, janvier 1951

16 h 00 / écran 2

## De Tijd Geest L'Esprit du temps

de Johan van der Keuken

Pays-Bas/1968/noir et blanc/42'/vostf/inédit

avec Johny the Selfkicker, Ewald Venvugt, Steve Davison

Un essai sur le phénomène hippy, la lutte contre la guerre du Vietnam et autres formes de politisation de la jeunesse en ce temps-là. Jean-Paul Fargier, *Cahiers du cinéma* n° 289, juin 1978

## Prologue

de Robin Spry

Canada/1969/noir et blanc/1 h 27/vostf/inédit

avec John Robb, Elaine Malus, Gary Rader, William Burroughs, Jean Genet

Le meilleur film sur les problèmes politiques tels que les pose la jeunesse américaine à la grande heure de la contestation. Ici, la jeune compagne d'un militant gauchiste, qui a rompu avec sa famille, hésite entre l'action militante et les hippies. Tourné à l'époque de la conven-

tion démocrate de Chicago, ce film joué par des non-professionnels mêle très adroitement la fiction et le reportage.

Marc Ferro, *Analyse de film - Analyse de sociétés, Classiques Hachette, 1975*  
« Je crois que 1970 sera le théâtre de scènes assez terribles, et ce qui s'est passé à Chicago n'est juste qu'un prologue. »

Robin Spry



18 h 15 / écran 1

## The Last Picture Show La Dernière Séance

de Peter Bogdanovich

États-Unis /1971/noir et blanc/1 h 58/vostf

avec Timothy Bottoms, Jeff Bridges, Cybill Shepherd, Ben Johnson

Anarene (Texas), 1951. Dans cette bourgade perdue aux confins du désert, il n'y a que deux endroits où les jeunes peuvent se rencontrer: le café et le cinéma, qui appartiennent tous deux au vieux Sam. Sonny et Duane, deux camarades d'école, partagent leurs loisirs entre le football et les amours sans lendemain.

« Le film de Peter Bogdanovich tient à la fois de la chronique provinciale et évoque quant à son héros, Sonny, autant une nouvelle éducation sentimentale qu'un récit de formation. La Dernière Séance apparaît aussi comme un film d'un laconisme splendide, refusant les facilités du lyrisme de l'adolescence autant que l'exploitation des états d'âme du jeune héros: mais il suffit de voir le visage de Sonny, de scruter son regard pour savoir qu'une tragédie irréversible a eu lieu, dont il fut le champ de bataille, comme il suffit d'observer ses gestes pour le savoir à jamais prisonnier d'une ville morte. »

Tristan Renaud, *Les Lettres françaises*, 3 mai 1972

18 h 30 / écran 2

séance en présence de Sébastien Betbeder

## Nu devant un fantôme

de Sébastien Betbeder

France/2004/couleur/vidéo/23'/inédit

avec Nathalie Boutefeu, Adrien Michaux, Bruno Sermonne

« Écrire des lettres, c'est se mettre nu devant les fantômes; ils attendent ce moment avidement. Les baisers écrits ne parviennent pas à destination, les fantômes les boivent en route. » (Franz Kafka)

Trois voix, parfois celle de l'expéditeur, parfois celles des destinataires, portent des extraits des lettres de Franz Kafka à Miléna et de la lettre à son père. Trois corps, trois visages incarnent ces voix: d'abord dans leur solitude, bientôt jusqu'à l'échange d'un regard, d'une caresse.

## À nos amours

de Maurice Pialat

France/1983/couleur/1h42

avec Sandrine Bonnaire, Dominique Besnehard, Maurice Pialat, Evelyne Ker, Cyril Collard

Suzanne à quinze ans. Elle étouffe dans sa famille, entre un père peu disponible, une mère hystérique et un frère protecteur et violent. Elle aime assez Luc mais se refuse à lui et préfère coucher avec des garçons qu'elle connaît peu, pour ne pas avoir à s'engager.

« À nos amours, c'est d'abord une révélation: Sandrine Bonnaire, quinze ans, jeune actrice encore inconnue. Signe particulier: elle porte sur la joue gauche une fossette, une petite dépression qui se creuse par intermittence au coin de son sourire. Un détail loin d'être futile. On peut même se demander ce que serait ce film sans cette fossette. Dans une scène magnifique d'intimité entre le père (Pialat) et sa fille (Bonnaire), Pialat la pointe d'un geste. « Avant, t'en avais deux. T'en a plus qu'une; elle est partie où, l'autre? ». Le père touche du doigt la grâce fragile de sa fille en train de devenir une femme. Toute la profondeur du cinéma de Pialat est dans cet instant magique de complicité entre le père et sa fille, mais aussi et surtout entre le réalisateur et son actrice de quinze ans. Le réel et la représentation se juxtaposent pour cet instant de vérité filmée, un instant qui durera toujours. »

Luc Arbona, *Les Inroceptibles* hors-série, Maurice Pialat, 2004

20 h 45 / écran 1

## Marseille

de Angela Schanelec

Allemagne/2004/couleur/1 h 35/en avant-première

avec Maren Eggert, David Striesow, Marie-Lou Sellem, Emily Atef, Alexis Loret

Une jeune photographe allemande part à Marseille. Plus elle s'ouvre à la ville et plus la vie qu'elle a menée jusqu'à maintenant lui semble impossible.

« Tous mes films reposent sur l'idée qu'une grande partie de la vie est impénétrable, pleine de malentendus et livrée au hasard. Les personnages vivent en contradiction avec le fait d'être liés à leur destin et les tentatives plus ou moins fortes de lutter contre. Ce conflit en fait insoluble est également au cœur de Marseille »

Angela Schanelec

21 h 00 / écran 2

séance suivie d'une rencontre avec **Marcel Hanoun** et **Philippe Faucon**

## Cela s'appelle l'amour

de Marcel Hanoun

France/1989/couleur/vidéo/43'/inédit

avec Kristin Scott-Thomas, Marianne Russilly, Michaël Lonsdale, Nora Hiba, Djamel Hiba

« Ce qui va suivre est l'histoire de Djamel et de Nora, qui sont devenus mes amis. J'ai été un témoin de leur histoire, témoin aussi de la violence qui les a tour à tour éloignés et rapprochés. Leur beauté, leur jeunesse, leurs conflits ont évoqué pour moi la tragédie lointaine de Roméo et Juliette; j'ai voulu entre-mêler les deux histoires. »

Marcel Hanoun



## Samia

de Philippe Faucon

France/2000/couleur/1 h 13

avec Lynda Benahouda, Mohamed Chaouch, Kheira Qualhaci, Nadia El Kouteïl d'après le roman de Soraya Nini *Ils disent que je suis une beurette*

Samia, quinze ans, vit dans la périphérie de Marseille, sixième d'une famille de huit enfants d'origine algérienne très traditionaliste, elle étouffe sous le poids d'une morale faite de croyances et d'interdits qu'elle respecte mais ne partage plus. Yacine, le grand frère au chômage, ne retrouve de légitimité qu'en se faisant le gardien des traditions familiales et religieuses.

« Lorsque l'extérieur est vécu comme quelque chose d'agressif, d'hostile, il peut y avoir repli et fermeture. Dans cette histoire, le racisme est partagé, les incompréhensions sont réciproques. Les femmes deviennent les enjeux des rivalités et des rejets mutuels, ainsi que les assises ultimes du pouvoir et de la domination des hommes. »

Soraya Nini et Philippe Faucon

jeudi 3 février

18 h 00 / écran 1

## Le Père Noël a les yeux bleus

de Jean Eustache

France/1966/noir et blanc/47'

Avec Jean-Pierre Léaud, Gérard Zimmermann, Henri Martínez, René Gilson, Jean Eustache

À Narbonne, Daniel et ses copains mènent une vie désœuvrée. Pour se payer un duffle-coat, Daniel se fait photographe en Père Noël lors des fêtes de fin d'année.

« Eustache retourne sur les lieux de son adolescence, à Narbonne, pour y conter quelques jours de la vie d'un jeune homme, ses tentatives amoureuses, ses problèmes d'argent: autour de lui, le rythme et les mœurs de la province donnés à voir comme pour la première fois, sous un regard d'une authenticité absolue. Avec son étonnante liberté de ton et de construction scénarique, avec la maîtrise déjà impressionnante de sa mise en scène, *Le Père Noël a les yeux bleus* s'imposa comme un film de première importance, superbement servi par un usage du son direct dont Godard était l'inventeur, et qu'Eustache réinventait pour son propre compte. »

Alain Philippin, *Jean Eustache*, Cahiers du cinéma, 1986



## Le Départ de Jerzy Skolimowski

Belgique-Pologne/1967/noir et blanc/1 h 30  
avec Jean-Pierre Léaud, Catherine Duport, Jacqueline Bîr

Les efforts désespérés et chaotiques d'un garçon coiffeur fou de rallyes pour se procurer une Porsche.

« Le Départ reste l'un des plus beaux films jamais réalisés sur l'idée de jeunesse. La fougue désordonnée, inquiète, maniaque et farceuse de son héros vierge vient prendre fin et s'apaise, dans la blancheur d'un matin naissant, avec le renoncement à une chimère pour laquelle il était prêt à se servir de tous et à n'aimer personne. Renoncement qui n'a jamais relevé pour moi d'une métaphysique de l'échec (je veux croire, toujours, que c'est délibérément, que Léaud ne se "réveille" pas), "forfait" ici plus beau que toute victoire, en ce qu'il traduit la décision de grandir pour être capable enfin de soutenir la vue d'un corps nu de jeune fille et de s'ouvrir à la possibilité de l'amour. »

Jean Narboni, *Cinéma O3*, printemps 2002

20 h 30 / écran 1

séance présentée par Sally Shafto,  
historienne du cinéma

## Marie et le curé

de Diourka Medveczky

France/1967/noir et blanc/35' / inédit  
avec Bernadette Lafont, Jean-Claude Castelli

Histoire inspirée par le fait divers du curé d'Uruffe : un jeune prêtre met enceinte sa servante.

« Lorsque mon ami François Truffaut a vu Marie et le curé de Diourka Medveczky, il m'a dit, "c'est Bresson plus Buñuel" et quand Rivette notre maître a vu Jane et la moto, il m'a dit, "c'est un film de sculpteur". Après tous ces avis de critiques prestigieux, nous décidâmes, François et moi, avec l'aide de Mag Bodard de produire son premier long métrage Paul. Jean-Pierre Kalfon, Bernadette et moi eurent le plaisir d'être les interprètes... Malgré le temps, les années, le film reste un chef-d'œuvre extrêmement personnel... Qui mérite aujourd'hui d'être vu et revu... Diourka est rentré dans le silence... Mais son œuvre reste et restera... »

Jean-Pierre Léaud, Belfort, 1<sup>er</sup> décembre 2001

## Paul de Diourka Medveczky

France/1969/noir et blanc/1 h 32 / inédit  
avec Jean-Pierre Léaud, Bernadette Lafont, Jean-Pierre Kalfon, Kate Manheim

Paul, un jeune bourgeois en rupture avec son milieu rencontre une petite communauté de pèlerins végétariens et vagabonds qui vivent en plein air.



« Paul est une œuvre tout à fait originale, à la fois pamphlet rageur d'une intransigeance inouïe contre une société corrompue, poème quasi biblique prônant un retour total à la nature, essai convaincu et convaincant d'autodestruction par soif d'absolu. »

Jean-Loup Passek, *Nouvelles littéraires*, 2 mai 1969

## Kanevski : le chemin de la vie



Une vie indépendante

On pourrait croire qu'un monde sépare l'âtre noir et blanc du premier film de Vitali Kanevski *Bouge pas, meurs et ressuscite*, tranches de vie d'enfants joueurs plus endurcis que des adultes qui le révéla, en 1990, alors qu'il avait passé la quarantaine d'une vie tourmentée, entre prison et dissidence, des couleurs allègres de son dernier documentaire, *À l'automne d'une nouvelle vie* (2002) où des adolescents mènent le jeu d'une enquête auprès d'adultes. Croire que le cinéaste s'est assagi, qu'il est passé de la désespérance à l'optimisme. Rien de moins vrai. Il y a en effet un appétit de vivre, chez Valerka et Galia, les deux jeunes héros du premier film, une fraîcheur dans leur refus de toute concession qui autorise tous les espoirs et un tel désenchantement dans ce titre pointant la contradiction entre « automne » et « nouvelle vie », qu'on ne peut relever une constante dans ce parcours : la lucidité d'un cinéaste qui croit en son semblable mais ne se paye pas de mots, ni d'images, comme l'Union soviétique dans laquelle il est né l'a beaucoup trop fait. *Bouge pas, meurs et ressuscite*, c'est d'abord ça : un règlement

de comptes avec le mensonge des lendemains qui devaient chanter. Et son dernier film, ce compte réglé, se veut un appel à « construire sa vie ». « *J'ai retrouvé le courage de regarder derrière moi* » dit l'un des personnages.

On peut penser que la rencontre avec Pavel Nazarov, le jeune comédien des deux premiers films de Kanevski, retrouvé en prison, aussi délinquant dans la vie qu'il l'avait été dans le film, aura été déterminante dans ce cheminement : « *Le châtimement, c'est comme le bain*, dit-il au cinéaste qui l'interroge dans sa cellule, *lui lave, elle purifie.* » Du pur Dostoïevski. Tout est dit là, de la dimension mystique de l'œuvre : le salut ne peut aller que de l'abjection à la purification. D'où l'intérêt de voir à la suite ces quatre films.

Émile Breton

18 h 30 / écran 2 hors les murs (voir page 22)

## Samostroiatelnaia Une vie indépendante

de Vitali Kanevski

France-URSS/1991/couleur/1 h 37/vostf

avec Pavel Nazarov, Dinara Droukarova, Toshihiro Vatanabe, Elena Popova

Le film se présente comme une suite de *Bouge pas, meurs et ressuscite*. Valerka a grandi mais la vie est toujours aussi rude à Soutchan : misère, boue, prisonniers japonais, violence et ivrognerie collectives. Heureusement, il y a la tendresse de Valka, soeur de Galia, son premier amour assassiné.

« *Conservant son urgence et son âpreté du côté de la violence des rapports, le cinéma de Kanevski a pourtant évolué : il s'est initié au récit comme à la distanciation. C'est un certain enchantement qu'il a perdu tout en conservant une signature d'auteur, une personnalité. Sans doute est-ce là l'enjeu majeur de ce second film : Valerka y gagne une vie promise à l'indépendance, nous y gagnons un véritable cinéaste.* »

Antoine de Baecque, *Cahiers du cinéma* n° 457, juin 1992

20 h 30 / écran 2 hors les murs (voir page 22)

séance suivie d'une rencontre avec Vitali Kanevski  
et Dinara Droukarova, comédienne

## Nous, les enfants du xx<sup>e</sup> siècle

de Vitali Kanevski

France-Russie/1993/couleur/1 h 25/vostf /interdit aux moins de 16 ans

avec Pavel Nazarov, Dinara Droukarova et les enfants de Saint-Petersbourg

« *Mon amour des enfants nous a conduits à tourner un long métrage documentaire consacré à la vie actuelle des enfants. Une mosaïque poétique de la vie réelle de la rue a servi de base à notre travail. Il est infiniment dommage que des enfants doués ne soient pas à même d'éviter le destin commun des héros de la rue. Malheureusement même notre Pavel Nazarov, rôle principal de *Bouge pas, meurs et ressuscite* et d'*Une vie indépendante* n'a pas su faire exception. Seul, en s'appuyant sur ses seules forces, l'enfant est incapable de résister à l'influence de l'élément « rue ». Les lois de cet élément se forment, en règle générale, à partir de la psychologie du voleur. Sans pitié, cruelle et dictatoriale.* »

Vitali Kanevski, novembre 1993

## À l'automne d'une nouvelle vie

de Vitali Kanevski

France-Belgique-Russie/2002/couleur/53'/vostf / inédit

avec Pavel Nazarov

Vitali Kanevski continue sa radiographie de la société russe et propose de filmer le conseil municipal Moscovite dont le nom se confond avec le parlement de Russie, la Douma. Il propose un dispositif original, des enfants posent des questions aux députés sur leur avenir puis nous suivons quelques députés dans leur travail de parlementaires au quotidien.

vendredi 4 février

14 h 00 / écran 1

## Les Quatre Cents Coups

de François Truffaut

France/1959/noir et blanc/1 h 33

avec Jean-Pierre Léaud, Claire Maurier, Albert Remy, Guy Decombles

Antoine Doinel est un enfant de douze ans. Mal aimé de ses parents, persécuté par son instituteur, il passe son temps à faire l'école buissonnière et à traîner dans les rues de Paris avec son ami René. « *Les Quatre Cent Coups sera un film signé Franchise, Rapidité, Art, Nouveauté, Cinématographe, Originalité, Impertinence, Sérieux, Tragique, Rafraîchissement, Ubu-Roi, Fantastique, Férocité, Amitié, Universalité, Tendresse.* »

Jean-Luc Godard, *Cahiers du cinéma* n° 92, février 1959

14 h 15 / écran 2

## Rebel Without a Cause La Fureur de vivre

de Nicholas Ray

États-Unis/1955/couleur/1 h 51/vostf

avec James Dean, Nathalie Wood, Sal Mineo, Corey Allen, Denis Hopper

Dans le commissariat d'une ville américaine se côtoient trois jeunes gens que la police a amenés au milieu de la nuit : Jim, un jeune homme arrêté en état d'ivresse, Judy une adolescente de seize ans et Platon, un adolescent beaucoup plus jeune. Le lendemain, Jim va passer son premier jour à l'université.

« *Comme il est celui de la violence, Nicholas Ray est peut-être le seul poète de l'amour : c'est la fascination propre à ces deux sentiments qui l'obsède, plus que l'étude de leur genèse et de leurs répercussions proches ou lointaines. Non pas la fureur, ni la cruauté, mais cette ivresse particulière où nous plonge une action physique, une situation, une passion violente. Non pas le désir, comme chez la plupart de ses confrères américains, mais le mystérieux accord qui scelle deux êtres.* »

Eric Rohmer, *Cahiers du cinéma* n° 59, mai 1956

16 h 30 / écran 2

## Pieniadze albo zycie La Bourse ou la vie

de Jerzy Skolimowski

Pologne/1961/noir et blanc/5'/vostf

Dans la galerie marchande d'un parc d'attraction, deux hommes se rencontrent et s'affrontent dans une lutte désespérée.

## Rysopis Signes particuliers : néant

de Jerzy Skolimowski

Pologne/1965/noir et blanc/1h36/vostf

avec Elzbieta Czyzewska, Jerzy Skolimowski, Tadeusz Mins, Jacek Szczek

« Pendant deux ans, j'ai tourné de courtes études, des exercices, sous n'importe quel prétexte : des "essais d'objectif" pour un autre film, etc... Enfin, j'ai rassemblé, monté le tout, et je l'ai appelé : Signes particuliers : néant. C'est le portrait d'un jeune homme, quelques heures d'une de ses journées. »

Jerzy Skolimowski

*Rysopis* et *Walkover* suivent obstinément les déambulations du jeune Andrzej Leszczyc qui, en prenant presque tous les moyens de transport possibles dans une ville, permet au cinéaste de retrouver les origines du mouvement de caméra. Malgré leur évidente virtuosité, ces films ne peuvent être réduits à des exercices de style. (...) Le metteur en scène et l'acteur sont un même corps et il n'a qu'une exigence : ne pas décoller du mouvement et de la présence physique des êtres et des choses. Et qu'une peur : l'appesantissement. (...) Rien dans *Rysopis* et *Walkover* ne peut être réduit à un discours paternaliste de type « malaise de notre pauvre jeunesse ». Pour Skolimowski, la jeunesse n'est pas non plus une incarnation positive et dynamique de l'avenir mais au contraire une fuite dans le présent qui se traduit par une extraordinaire présence des corps.

Marcos Uzal, *Trafic* n° 43, automne 2002

19 h 00 / écran 2

séance en présence de Philippe Katerine

## Peau de cochon

de Philippe Katerine

France/2004/couleur/vidéo/1 h 25/ en avant-première

avec Philippe Katerine, Dominique A, Helena Noguerra

« Un jour, je me suis imaginé sur mon lit de mort au moment où l'on se souvient, en vrac, des "scènes" de sa vie. Ainsi, sans souci de chronologie et de hiérarchie, un paysage s'est formé aux limites du réel et du fantasme mais fidèle en tout cas à l'idée d'une vie vécue... à 35 ans. »

Philippe Katerine

21 h 15 / écran 2

## Les Lieux d'une fugue

de Georges Perec

France/1978/couleur/vidéo/41' avec la voix de Marcel Cuvelier/inédit

Trente ans plus tard, Georges Perec se souvient d'une fugue faite quand il avait douze ans, dans le quartier des Champs-Élysées.

## Un homme qui dort

de Bernard Queysanne et Georges Perec

France/1973/noir et blanc/1 h 22 avec Jacques Spiesser

Un jeune homme abandonne ses études et se retire de la vie.

Le film est un long poème incantatoire, porté par la voix off de Ludmilla Mikael, musicalement et magistralement construit. Textes, images, musique : entre ces trois éléments, pas de redondance, mais une tension faite d'accords, de contrepoints, de décalages. On songe à Resnais pour l'élégance et la rigueur du filmage, à Michaux pour le ton de désespoir serein. Difficile d'échapper au pouvoir hypnotique de ce film.

Bernard Corteggiani, *Libération*, 12 octobre 1990



Archives Luce Vigo

21 h 00 / écran 1

séance présentée par Luce Vigo  
ciné-mix avec les Troublemakers

## Ciné-mix

Le rendez-vous musical de la manifestation fête en 2005 l'année du centenaire de la naissance de Jean Vigo. Cette soirée exceptionnelle mettra en résonance la partition originale de Maurice Jaubert pour *Zéro de conduite* avec la réinterprétation en direct du film par les Troublemakers. Le mariage de la musique électronique et de l'hymne à la révolte du chef-d'œuvre de Jean Vigo. Cet événement a lieu grâce à l'aimable autorisation de Luce Vigo qui introduira cette soirée. Nous la remercions chaleureusement.

## Zéro de conduite de Jean Vigo

France/1933/noir et blanc/43' /musique : Maurice Jaubert avec Jean Dasté, Robert Le Flon, Louis Lefebvre, Gilbert Pruchon, Coco Goldstein

L'année scolaire commence au collège, avec les brimades des professeurs et l'arrogance d'un proviseur inversement proportionnelle à sa taille, avec les amitiés qui se nouent et le vent de révolte qui commence à souffler.

Si Jean Vigo porte sur les responsables de l'internat un regard cruel non dénué d'humour qui s'en prend moins à des individus qu'à des représentants d'une société répressive et figée, il a une tendresse si vraie et un respect si grand du monde de l'enfance qu'il trouve pour les exprimer une esthétique à la fois simple, proche du réel, qui s'envole sans crier gare, comme dans la procession du dortoir, vers une vision inspirée faite de blancheur (celle des plumes de polochons crevés et des chemises de nuit), de mouvements au ralenti à laquelle la musique de Maurice Jaubert apporte sa propre voix inattendue.

Luce Vigo. *Jean Vigo, Cahiers du cinéma*, 2002

## Zéro de conduite

Jean Vigo/Troublemakers

Passionnés de musique, ces deux artistes marseillais le sont aussi de cinéma. Leur démarche musicale s'inscrit dans une réflexion sur l'image et c'est donc naturellement qu'ils ont accepté de revisiter *Zéro de conduite*. « Notre dernier album était dédié à l'œuvre et à la vie fulgurante de Jean Vigo. Lors de la projection du film, nous utiliserons des extraits de discours politiques engagés, des extraits de dialogues de films d'auteurs faisant référence à Vigo, comme les films de Leos Carax... Cette œuvre anarchiste libérera d'autant plus notre imagination. » Arnaud Taillefer

## mercredi 2 février

13 h 45 / écran 1

Le Roi et l'Oiseau de Paul Grimault 1 h 27

14 h 00 / écran 2

Bouge pas, meurs et ressuscite de Vitali Kanevski 1 h 45

15 h 45 / écran 1

Los Olvidados de Luis Buñuel 1 h 29

16 h 00 / écran 2

L'Esprit du temps de Johan van der Keuken 42' inédit  
Prologue de Robin Spry 1 h 27 inédit

18 h 15 / écran 1

La Dernière Séance de Peter Bogdanovich 1 h 58

18 h 30 / écran 2

en présence de Sébastien Betheder  
Nu devant un fantôme de Sébastien Betheder 23' inédit  
À nos amours de Maurice Pialat 1 h 42

20 h 30 / écran 1

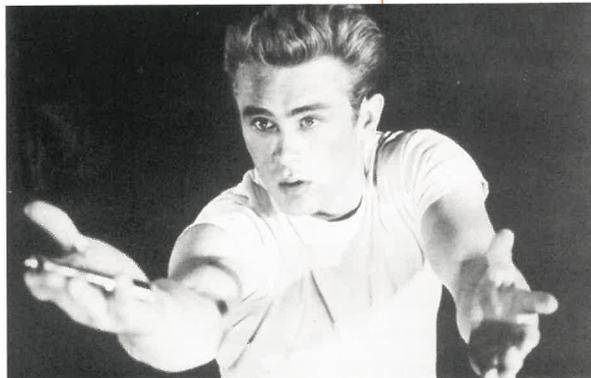
Marseille de Angela Schanelec 1 h 35 en avant-première

21 h 00 / écran 2

suivie d'une rencontre avec Marcel Hanoun et Philippe Faucon  
Cela s'appelle l'amour de Marcel Hanoun 43' inédit  
Samia de Philippe Faucon 1 h 13



Ixe



La Fureur de vivre



Vas-y, fonce

## vendredi 4 février

14 h 00 / écran 1

Les Quatre Cents Coups de François Truffaut 1 h 33

14 h 15 / écran 2

La Fureur de vivre de Nicholas Ray 1 h 51

16 h 30 / écran 2

La Bourse ou la vie de Jerzy Skolimowski 5'  
Signes particuliers : néant de Jerzy Skolimowski 1 h 36

19 h 00 / écran 2

en présence de Philippe Katerine  
Peau de cochon de Philippe Katerine 1 h 25 en avant-première

21 h 00 / écran 1

présentée par Luce Vigo  
Zéro de conduite de Jean Vigo 43'  
ciné-mix avec les Troublemakers  
Zéro de conduite de Jean Vigo 43'

21 h 15 / écran 2

Les Lieux d'une fugue de Georges Perec 41' inédit  
Un homme qui dort de Bernard Queysanne  
et Georges Perec 1 h 22

## jeudi 3 février

18 h 00 / écran 1

Le Père Noël a les yeux bleus de Jean Eustache 47'  
Le Départ de Jerzy Skolimowski 1 h 30

20 h 30 / écran 1

présentée par Sally Shafto  
Marie et le curé de Diourka Medveczki 35' inédit  
Paul de Diourka Medveczky 1 h 32 inédit

18 h 30 / écran 2

Une vie indépendante de Vitali Kanevski 1 h 37

20 h 30 / écran 2

suivie d'une rencontre avec Vitali Kanevski et Dinara Droukarova  
Nous, les enfants du xx<sup>e</sup> siècle de Vitali Kanevski 1 h 25  
À l'automne d'une nouvelle vie de Vitali Kanevski 53' inédit

## samedi 5 février

13 h 30 / écran 2

en présence de Sally Shafto et Caroline de Bendern  
Daniel Pommereulle, Cinématon n° 2023  
de Gérard Courant 4'  
Serge Bard, Cinématon n° 2026 de Gérard Courant 4'  
Juliet Berto, Cinématon n° 441 de Gérard Courant 4'  
One More Time de Daniel Pommereulle 8'  
Vite de Daniel Pommereulle 37'  
Détruisez-vous : le fusil silencieux de Serge Bard 1 h 15

14 h 00 / écran 1

De bruit et de fureur de Jean-Claude Brisseau 1 h 35

15 h 45 / écran 2

en présence de Patrick Deval  
Jackie Raynal, Cinématon n° 110 de Gérard Courant 4'  
J-P. Kalfon, Cinématon n° 1844 de Gérard Courant 4'  
Patrick Deval, Cinématon n° 1985 de Gérard Courant 4'  
Film porno de Olivier Mosset 3'

lundi 7 février

La Révolution n'est qu'un début. Continuons  
de Pierre Clémenti 30'  
Acéphale de Patrick Deval 1 h 05

16 h 00 / écran 1

suivie d'un débat avec Véronique Bordes et Alain Vulbeau  
Ma 6-T va Crack-er de Jean-François Richet 1 h 45

18 h 30 / écran 2

en présence de Gérard Courant et Zouzou  
Zouzou, Cinématon n° 1988 de Gérard Courant 4'  
Philippe Garrel, Cinématon n° 193 de Gérard Courant 4'  
Les Enfants désaccordés de Philippe Garrel 15'  
Marie pour mémoire de Philippe Garrel 1 h 20

19 h 00 / écran 1

Vas-y, fonce de Jack Nicholson 1 h 30

21 h 00 / écran 1

présentée par Jean A. Gili et Lou Castel  
Les Poings dans les poches de Marco Bellocchio 1 h 45

20 h 45 / écran 2

suivie d'un débat avec Michel Andrieu, Jacques Kébadian,  
Jean-Denis Bonan et Mireille Abramovici,  
animée par Catherine Bizem et Tanguy Perron  
Le Joli Mois de Mai du collectif ARC 33'  
Berlin 1968 du collectif ARC 43' inédit  
Le Droit à la parole du collectif ARC 55'

dimanche 6 février

13 h 45 / écran 1

My Own Private Idaho de Gus Van Sant 1 h 45

14 h 00 / écran 2

en présence de Macha Méril et Jean-Pierre Stora  
Au biseau des baisers de Guy Gilles 18'  
Ciné Bijou de Guy Gilles 9'  
Au pan coupé de Guy Gilles 1 h 20

16 h 00 / écran 1

suivie d'une rencontre avec Barbet Schroeder  
La Vierge des tueurs de Barbet Schroeder 1 h 38

16 h 15 / écran 2

présentée par Jean-Claude Guiguet et Safia Benaim  
Soleil éteint de Guy Gilles 12'  
Le Clair de terre de Guy Gilles 1 h 38

18 h 30 / écran 1

Les Amants de la nuit de Nicholas Ray 1 h 36

18 h 45 / écran 2

en présence de Lionel Soukaz  
Maman que man Lionel Soukaz 55'  
Ixe de Lionel Soukaz 48'  
Jeunesse en mouvement de Lionel Soukaz 30' inédit

20 h 30 / écran 1

en présence de Denis Lavant  
Mauvais Sang de Leos Carax 2 h 05

21 h 15 / écran 2

présentée par Stéphane du Mesnildot  
Teenage Caveman de Larry Clark 1 h 26 inédit

14 h 00 / écran 1

Le Diable probablement de Robert Bresson 1 h 40

14 h 15 / écran 2

Le Vent de Souleymane Cissé 1 h 40

16 h 00 / écran 1

Les Rebelles du Dieu Néon de Tsai Ming-liang 1 h 46

16 h 15 / écran 2

Sauvage Innocence de Philippe Garrel 1 h 57

18 h 00 / écran 1

Made in Hong kong de Fruit Chan 1 h 48

18 h 45 / écran 2

suivie d'une rencontre avec Hélène Viard et Gaël Lépingle  
Côté cour, côté champs de Guy Gilles 13'  
Absences répétées de Guy Gilles 1 h 19

20 h 45 / écran 1

suivie d'une rencontre avec Jia Zhangke, animée par Emmanuel Burdeau  
The World de Jia Zhangke 2 h 20 en avant-première

21 h 00 / écran 2

présentée par Jean-Henri Roger  
Ce jour-là de Jacques Krier 30'  
La Chinoise de Jean-Luc Godard 1 h 30



Le Diable probablement

mardi 8 février

16 h 30 / écran 2

Carlo Giuliani, ragazzo de Francesca Comencini 1 h 03

18 h 45 / écran 1

présentée par Arnaud Viviant  
Scorpio Rising de Kenneth Anger 29'  
La Balade sauvage de Terrence Malick 1 h 34

18 h 30 / écran 2

suivie d'une rencontre avec André de Baecque et Paul Blain  
Le Rebelle de Gérard Blain 1 h 45

20 h 30 / écran 2

suivie d'une rencontre avec Lech Kowalski  
D.O.A de Lech Kowalski 1 h 30 inédit

21 h 00 / écran 1

film surprise inédit

SAUVAGE INDIGENCE 13

## Les films Zanzibar et les dandys de Mai 1968



Marie pour mémoire

Dans l'histoire du cinéma français, les films Zanzibar, qui ont saisi les événements de mai 1968, sont emblématiques de productions sauvages, faites sans l'autorisation du Centre National de la Cinématographie. Longtemps, on a cru que ce printemps-là n'avait produit en direct que des œuvres collectives, des affiches et des ciné-tracts. Mais entre avril 1968 et fin 1969, Sylvina Boissonnas, une jeune mécène française, a financé plusieurs films en 35 mm signés d'auteurs qui, pour de nombreuses raisons, sont longtemps restés dans l'ombre. Ce sont des témoignages de l'esprit d'une époque excentrique et lointaine dont restent des slogans ludiques comme « Je jouis dans les pavés » mais aussi des phrases moins inoffensives : « Aidez-nous : détruisez-vous ». Ces films regroupent une constellation très informelle d'une douzaine de jeunes gens qui se rencontraient souvent le soir à la Coupole, après les manifestations. Ils étaient tous politiquement à gauche et le nom Zanzibar vient d'un de ses membres, Serge Bard, qui a eu l'idée, au printemps 1969, de mener une expédition cinématographique à Zanzibar, pays alors considéré comme maoïste. Leur chef incontesté était Philippe Garrel qui venait d'avoir tout juste vingt ans à la veille de mai 1968. En avril de cette même année, son film *Marie pour mémoire*, tourné à la fin de 1967, s'est vu décerné le grand prix au festival du Jeune cinéma à Hyères. À cette occasion étaient présentes plusieurs personnes liées par la suite à ce groupe, notamment Patrick Deval, Michel Fournier, Jackie Raynal, Bernadette Lafont et Daniel Pommereulle. Pour eux, *Marie pour mémoire* fut un déclencheur. En tant que productrice, Sylvina Boissonnas leur a donné totalement le champ libre pour s'exprimer. Officiellement, *Détruisez-vous de Serge Bard* fut le premier film Zanzibar et fut financé, à sa requête, par son frère, Jacques Boissonnas. Ce film fut tourné à l'aube de Mai 1968. Ensuite, les films se sont enchaînés très vite, puisqu'en moins de deux ans, elle a financé à peu près quinze films, sûrement un record. Avant de quitter le monde du cinéma pour s'engager dans le MLF, elle a aussi donné les droits à tous ses auteurs. Dans l'histoire du cinéma français, c'est une des expériences les plus singulières.

Sally Shafto \*auteur de *Les films Zanzibar et les dandys de Mai 1968*, éditions Paris Expérimental (parution 2006)

13 h 30 / écran 2

séance en présence de Sally Shafto\*, historienne de cinéma et Caroline de Bendern, comédienne, cinéaste

**D. Pommereulle**, Cinématon n° 2023  
de Gérard Courant France/2001/couleur/4'/vidéo/muet

**Serge Bard**, Cinématon n° 2026  
de Gérard Courant France/2002/couleur/4'/vidéo/muet

**Juliet Berto**, Cinématon n° 441  
de Gérard Courant France/1984/couleur/4'/vidéo/muet

**One More Time** de Daniel Pommereulle

France/1968/couleur/8'/muet avec Deborah Dixon

Admirateur des révolutionnaires, particulièrement de Saint Just, Daniel Pommereulle signe ici un premier film qui révèle déjà plusieurs de ses préoccupations (la torture, la violence). Une jeune femme (Deborah Dixon, la compagne de Donald Cammell) est ligotée sur le sol. Au-dessus de son cou une table est penchée, menaçant de la décapiter..

Sally Shafto

**Vite** de Daniel Pommereulle

France/1969/couleur/37' avec Mustapha, Daniel Pommereulle, Charlio Urvois

La moitié du film se passe au Maroc où Daniel Pommereulle et un jeune Arabe crachent sur le monde occidental. En fait, le film présente trois univers : le monde occidental, le tiers-monde et la galaxie. Pommereulle s'identifie avec le tiers-monde, il apparaît comme une sorte de chaman, faisant un dernier effort juste avant la fin des années 60, essayant de provoquer la vraie révolution.

Sally Shafto

**Détruisez-vous : le fusil silencieux**  
de Serge Bard

France/1968/noir et blanc et couleur/1 h 15

avec Serge Bard, Caroline de Bendern, Juliet Berto, Thierry Garrel

Tourné en avril 1968, *Détruisez-vous* a été considéré comme prophétique après les événements de mai 1968. Son titre vient d'un graffiti trouvé sur les murs de l'école des Beaux-Arts : « Aidez-nous : détruisez-vous ». Sa vedette féminine est Caroline de Bendern, mannequin (devenue la Marianne de Mai). Réalisé sous l'influence de *La Chinoise*, le film doit cependant beaucoup au Godard pré-révolutionnaire et à Andy Warhol. Mais alors qu'Anne Wiazemsky dirige réellement un groupe maoïste, Caroline de Bendern n'est que l'un des membres d'une cellule d'agit-prop que dirige non pas quelques jeunes gens mais le professoral Alain Jouffroy.

Sally Shafto, *Art Press* n° 266, mars 2001



15 h 45 / écran 2

séance en présence de Patrick Deval, cinéaste

**Jackie Raynal, Cinématon n° 110**

de Gérard Courant France/1981/couleur/4'/vidéo/muet

**Jean-Pierre Kalfon, Cinématon n° 1844**

de Gérard Courant France/1997/couleur/4'/vidéo/muet

**Patrick Deval, Cinématon n° 1985**

de Gérard Courant France/1999/couleur/4'/vidéo/muet

**Film porno**

de Olivier Mosset

France/1968/couleur/vidéo/3'

avec Caroline de Bendern, Pierre Clémenti

Un petit film du peintre Olivier Mosset tourné chez lui, rue de l'Échaudé, probablement peu avant mai 1968. L'année précédente, Mosset et ses deux complices, Caroline de Bendern et Pierre Clémenti, ont passé tous les trois du temps dans la Factory de Warhol à New York. Ici, il fait un clin d'œil aux nombreux « Screen Tests » de l'artiste américain.

Sally Shafto

**La Révolution n'est qu'un début.****Continuons**

de Pierre Clémenti

France/1968/couleur/vidéo/30'

avec Frédéric Pardo, Jean-Pierre Kalfon, Valérie Lagrange, Caroline de Bendern

Premier film issu du journal filmé de Pierre Clémenti, *La Révolution n'est qu'un début* mêle par un travail de surimpressions, de caches et de filtres, les images de l'actualité politique de mai 1968 aux images de ses amis et de sa famille. C'est un manifeste pour « la révolution permanente », « la création spontanée » et « la poésie des rues ».

**Acéphale**

de Patrick Deval

France/1968/couleur/1 h 05 avec Jacques Barratier, Michael Chapman, Laurent Condominas, Jacqueline Raynal, Patrick Deval

*Acéphale* est le plus littéraire des films Zanzibar. Le titre provient du journal de Georges Bataille, *Acéphale* (qui signifie sans tête).

« Une humanité jeune, à peine née, encore dans la durée d'un désir déraisonnable, se raconte. Elle nie son héritage, elle refuse à déterminer un futur préfabriqué. Cet élargissement comme d'une prison, donne la parole aux animaux, ainsi qu'aux forces élémentaires et aux gestes préhistoriques. »

Patrick Deval, *Philippe Garrel*, composé par Gérard Courant, Studio 43, 1993

Mai 68 : à gauche Caroline de Bendern sur les épaules de Jean-Jacques Lebel.

18 h 30 / écran 2

séance en présence de Zouzou, chanteuse, comédienne et Gérard Courant, cinéaste

**Zouzou, Cinématon n° 1988**

de Gérard Courant France/1999/couleur/4'/vidéo/muet

**Philippe Garrel, Cinématon n° 193**

de Gérard Courant France/1982/couleur/4'/vidéo/muet

**Les Enfants désaccordés**

de Philippe Garrel

France/1964/couleur/15'

avec Christiane Pérez, Pascal Roy, Maurice Garrel, Maurice Domerc, Jean-Noël Roy

Un garçon et une fille fuient l'école et la famille pour se réfugier dans une demeure isolée.

**Marie pour mémoire**

de Philippe Garrel

France/1987/couleur/1 h 20 avec Zouzou, Didier Léon, Nicole Laguigné, Maurice

Garrel, Thierry Garrel, Jacques Robiolles

Deux jeunes personnes, Marie et Jésus, s'aiment et désirent vivre ensemble. Mais leurs parents respectifs refusent cette idée.

« Plus de littérature ici. Aucune autre écriture que celle de la caméra.

Philippe Garrel a 20 ans. Rimbaud, Artaud, composent désormais leurs

premières œuvres sur la pellicule. » Claude Mauriac, *Le Figaro littéraire*

14 h 00 / écran 1

**De bruit et de fureur**

de Jean-Claude Brisseau

France/1987/couleur/1 h 35 avec V. Gasperitsch, L. Heredia, F. Négret, B. Crémer

*De bruit et de fureur* est une œuvre hallucinante. De grandeur, de beauté, de force, d'émotion. Imaginez un enfant ayant pour seul compagnon un serin, pour seul bagage le cage de l'oiseau. Il arrive dans le film comme s'il débarquait d'une lointaine galaxie. Le monde qui l'accueille est un enfer. C'est le nôtre, avec son paysage de banlieue urbaine et ses corollaires : marginalité, violence, délinquance, misère. Dans l'univers de cet enfant, une seule porte de secours battant sur les étoiles : celle du rêve.

Tous les personnages ici font l'objet du même respect religieux et sont regardés avec la même compréhension, la même force amoureuse. Et qu'importe la laideur des HLM si la compréhension et la tendresse y trouvent refuge ? À quoi bon refuser l'école si une princesse-institutrice attend l'enfant abandonné aux marches du palais ? Qu'importe la terre si noire, le ciel si sombre, s'il reste une parcelle d'amour ? Et le don des larmes.

Jean-Claude Guiguet, *Etudes*, juin 1988

16 h 00 / écran 1

séance suivie d'un débat avec **Véronique Bordes**  
et **Alain Vulbeau**, sociologues

## Ma 6-T va Crack-er

de Jean-François Richet

France/1997/couleur/1 h 45/interdit aux moins de 16 ans

avec Jean-François Richet, Arco Descat C., Jean-Marie Robert, Virginie Ledoyen

Une cité de la banlieue parisienne. Pendant la soirée hip-hop que tout le monde attendait, la violence éclate.

« *Sa Grève. Dans Ma 6-T va Crack-er, chef-d'œuvre du cinéma le plus périlleux, le cinéma politique militant, Jean-François Richet trouve les moyens formels de concilier Jean Renoir et Eisenstein, Max Ophüls et Public Enemy, dans un appel à l'insurrection qui ramène aux fondements radicaux de la Constitution républicaine (celle de 1791).* »Nicole Brenez, *Cahier du cinéma* n° 543, février 2000

19 h 00 / écran 1

## Drive, He Said Vas-y, fonce

de Jack Nicholson

États-Unis/1970/couleur/1 h 30/vostf avec K. Black, W. Tepper, M. Margotta

À l'origine, *Vas-y, fonce* portait sur la vie d'étudiants confrontés au problème de la guerre du Vietnam. Jack réactualisa le sujet et porta son attention sur un petit groupe d'étudiants en pleine rébellion. Parmi eux se trouve Hector, un remarquable joueur de basket qui refuse de passer professionnel pour ne pas être broyé par le « système ». Le film prit aussitôt des allures de pamphlet critiquant ouvertement l'armée à travers la guerre du Vietnam, et indirectement la société américaine.Philippe Durant, *Jack Nicholson*, éditions Sévigny, 1990

21 h 00 / écran 1

séance présentée par **Jean A. Gili**, critique à **Positif**, enseignant à **Paris 1**  
et **Lou Castel**, comédien

## I pugni in tasca Les Poings dans les poches

de Marco Bellocchio

Italie/1965/noir et blanc/1 h 45/vostf avec Lou Castel, Paola Pitagora

Piacenza. Une famille bourgeoise. Une mère aveugle, trois garçons dont deux épileptiques et une fille, tous entre vingt et trente ans. Dans ce climat éminemment traumatisant a lieu le cheminement d'Alessandro, héros épileptique.

« *Cette sorte de rage raisonnée, cette colère réfléchie et méthodique qui définit, dès les premiers plans, un espace radicalement original où chacun, pourtant, peut d'emblée reconnaître et identifier les démons de sa propre adolescence, malgré le caractère délibérément exceptionnel de l'affabulation utilisée, impose les accents d'une contestation que sa violence et sa portée inscrivent sur les traces*

de L'Âge d'or et de Zéro de conduite: comme Buñuel et Vigo, Bellocchio sait fondre les arguments de son terrible règlement de comptes dans le mouvement d'un poème dramatique, et préserver par une constante ironie ce que la thèse pouvait offrir d'excès et de démesure. »

Jean-André Fieschi, *Cahiers du cinéma* n° 179, juin 1966

carte blanche à Périphérie

## L'ARC : le cinéma de la révolte – participer et témoigner

L'année 1967 est une année décisive pour un cinéma engagé qui est déjà un cinéma militant. La guerre du Vietnam et la classe ouvrière sont au centre de films tels que *Loïn du Vietnam* (film collectif), *À bientôt j'espère* de Chris Marker et Mario Marret, mais aussi *Ce jour-là* de Marcel Trillat, Paul Seban, Jacques Krier et *Le 1<sup>er</sup> mai à St Nazaire* de Marcel Trillat et Hubert Knapp, alors que Jean-Luc Godard réalise *La Chinoise*.Cette même année Jacques Kébadian réalise *Trotsky* qui sera interdit à la télévision. Avec Michel Andrieu, Renan Pollès, Françoise Renberger, Mireille Abramovici, Jean-Denis Bonan et d'autres, il crée dès décembre 1967 le collectif ARC (Atelier de Recherche Cinématographique). Un collectif qui est ainsi l'un des plus précoces du mouvement français de cinéma militant. Dès février, ils vont à Berlin et avec *Berlin 68*, nous découvrons le mouvement révolutionnaire allemand dont nous pouvons mesurer à l'image de son leader Rudy Dutschke, abattu quelques mois plus tard, son engagement radical. L'ARC va être ensuite complètement impliqué dans le mouvement de mai 1968 dont il rend compte dans *Le Droit à la parole* et *Le Joli Mois de Mai*. Ces films sont à l'image de ce que fut le mouvement : énergie et créativité, foison de paroles (qui nous les font parfois trouver bavards), incommunicabilité entre ouvriers et étudiants.

Il est aujourd'hui nécessaire de redécouvrir l'un des collectifs majeurs de 68 et de l'avant-68.

Catherine Bizem et Tanguy Perron

20 h 45 / écran 2

séance suivie d'un débat avec **Michel Andrieu**, **Jacques Kébadian**,  
**Jean-Denis Bonan**, **Mireille Abramovici**, membres de l'ARC,  
animée par **Catherine Bizem** et **Tanguy Perron**

## Le Joli Mois de Mai

du collectif ARC

France/1968/noir et blanc/33'

Film de révolte qui justifie l'attitude des « enragés » et condamne celle de la gauche réformiste face aux nouvelles perspectives du mouvement révolutionnaire.

## Berlin 1968

du collectif ARC

France/1968/noir et blanc/vidéo/43'/inédit

Dans le cadre du « Vietnam Kongress » et de la manifestation centrale européenne de Berlin les 17 et 18 février 1968, les positions d'un certain nombre de porte-parole de la Fédération allemande des étudiants socialistes.

## Le Droit à la parole

du collectif ARC

France/1968/noir et blanc/55'

L'importance du dialogue entre les étudiants et les ouvriers en Mai 1968, au-delà des organisations politiques et syndicales traditionnelles.

13 h 45 / écran 1

## My Own Private Idaho

de Gus Van Sant

États-Unis/1991/couleur/1 h 45/vostf avec River Phoenix, Keanu Reeves

Le film d'une époque. À la fois grand documentaire social sur l'Amérique des *homeless*, fable shakespearienne aux accents baroques et histoire d'amour fou d'une rare intensité émotionnelle. Deux jeunes prostitués traînent leur misère affective dans la zone de Portland. River Phoenix disparu deux ans plus tard, trouve le rôle qui le propulsera au rang de mythe, et Keanu Reeves son seul grand rôle. Tous deux se partagent le prix d'interprétation masculine au Festival de Venise.

Jean-Marc Lalanne, *Cahiers du cinéma* n° 579, mai 2003

## Guy Gilles ou l'adolescence

Au pan coupé



Dans l'œuvre et l'univers obsessionnel de Guy Gilles, le « cycle adolescent » s'impose d'emblée. Une poignée de courts et longs métrages habitée par la recherche tenace d'un âge qui est ici l'âge des impossibles, des dépressions à hauts risques, des deuils à en mourir. Sauvage innocence, innocence sauvage, oui, combinaison magique on ne peut plus appropriée à ces corps, à ces êtres que le cinéaste a tant filmés.

Rebelles sans cause, abandonnés sur le chemin des idéaux de 68, ils étaient trop farouchement individualistes et bien trop désespérés pour avoir l'heur de plaire à une époque passionnément attachée à ses utopies. Et pourtant... Entre 1967 et 1972, Guy Gilles a enregistré l'envers du décor officiel : une jeunesse prémonitoire, petit-bourgeois et petits délinquants indifféremment victimes de leur mutisme, de leur révolte silencieuse. La lutte des classes n'aura pas lieu, la société est tragique parce que l'existence l'est, ontologiquement.

C'est le Temps, bien sûr. Guy Gilles est par excellence le cinéaste du temps qui ne passe pas, compteurs bloqués à l'adolescence - à l'âge où l'on devrait commencer à perdre et à quitter. Ses trois plus grands films, *Au pan coupé*, *Le clair de terre* et *Absences répétées*, entremêlent inextricablement l'impossibilité de quitter, l'attachement à la vie, et l'impossibilité de vivre qui en résulte. Ce sont trois portraits de jeune homme traversés par la grâce fulgurante d'un interprète, Patrick Jouané, qui fut le compagnon de route presque exclusif du cinéaste. Tous deux nous ont quittés, Guy Gilles en 1996, Patrick Jouané trois ans après.

\*Auteur et interprète d'un album composé par Jean-Pierre Stora (sortie en 2005).

Il ne faut pas manquer cette occasion rare de découvrir leur cinéma, d'un romanesque fou et d'une sensualité inépuisable pour les choses du monde. On pense à Rimbaud, à Eustache, à Blain. On est saisi par le geste de cinéaste, la liberté extraordinaire qu'avait conquise un jeune réalisateur d'à peine trente ans pour inventer une écriture qui ne trahisse pas, jamais, les aspirations et les regrets éternels de sa jeunesse.

Gaël Lépingle

14 h 00 / écran 2

séance en présence de Jean-Pierre Stora, compositeur et Macha Méril, comédienne, chanteuse\*

## Au biseau des baisers

de Guy Gilles

France/1959/couleur/18' avec Madeleine Serre, Alain Gual

Alger, une journée comme les autres : la plage, le dancing, les ballades à mobylette. Et pourtant rien ne sera jamais plus pareil pour un jeune couple d'amoureux...

## Ciné Bijou

de Guy Gilles

France/1965/couleur/9'

Un reportage sur les traces des petits cinémas de quartiers en train de disparaître.

## Au pan coupé

de Guy Gilles

France/1967/couleur/1 h 20 avec Patrick Jouané, Macha Méril, Bernard Verley

Dans un café parisien nommé « *Au pan coupé* », Jeanne et Jean se séparent. Jean lui annonce qu'il part, très loin. Quelques mois plus tard, il meurt dans de mystérieuses circonstances, près de Lyon. Jeanne ne le saura jamais. Mais, à travers le récit de ses souvenirs avec Jean, elle ne cesse de faire revivre cette histoire d'amour.

« *Le dialogue se veut littéraire - importance de la voix off déroulant un récit au passé simple. L'image se consacre au jeu des reflets et des lumières, des éblouissements et des ombres. Elle témoigne de l'application avec laquelle Guy Gilles entend donner à voir un monde où tout, au travers des apparences qui jouent comme autant de miroirs, devient signe - une affiche sur un mur, le rapport de telles ou telles couleurs entre elles, et jusqu'au choix d'une comédienne, Orane Demazis, par exemple, en référence à ce « pan coupé » que fut dans la vie de Fanny la fuite de Marius.*

*Guy Gilles veut peindre l'incroyable fragilité de tout - de la jeunesse bien sûr, et de l'amour, mais aussi de la vie, printemps aussitôt incendié, et tout ce froid qui suit. Fragile et lumineux, ce film préfère courir le risque d'une certaine immobilité frileuse, pelotonnée sur elle-même, que celui d'une agitation certaine. »*

Jean-Louis Bory, *Le Nouvel Observateur* n° 170, 14 février 1968

16 h 15 / écran 2

séance présentée par Jean-Claude Guiguet, cinéaste et Safia Benaim, critique, membre du comité de rédaction de *Vertigo*

## Soleil éteint

de Guy Gilles

France/1958/noir et blanc/12'

avec Fritz Heyse, Anne Laurent, Jean Marais, Françoise Vatel

Un jeune adolescent repense avec nostalgie à Alger, où il fut élevé.

## Le Clair de terre

de Guy Gilles

France/1969/couleur/1 h 38 / avec E. Feuillère, P. Jouané, R. Hanin

Sentant sa jeunesse le fuir, un jeune garçon, Pierre Brumeu part à la recherche de ses « racines ». Au paradis de son enfance heureuse, en

Tunisie, il retrouve une poignée de Français modestes, survivants égarés de l'époque « coloniale ».

« Le Clair de terre est dès les premières images, remarquable par son accent. Rien de plus mystérieux, de plus évident aussi que le ton. Il y a là une écriture qui, si elle est d'inspiration proustienne, demeure personnelle. Seule façon de ne pas être inégal à un tel modèle, Guy Gilles n'imité pas Marcel Proust. Il lui rend le plus bel hommage possible: suivre sa méthode pour retrouver les chemins de soi-même, s'enfoncer dans les profondeurs de son propre passé. »

Claude Mauriac, *Le Figaro Littéraire*, 16 novembre 1970

« Autrefois les hommes regardaient le clair de lune... Aujourd'hui, de la lune, les cosmonautes voient le clair de terre. Le clair de terre c'est le monde futur, celui dans lequel vivra et vieillira à son tour Pierre Brumeu... à suivre. »

Guy Gilles

16 h 00 / écran 1

séance suivie d'une rencontre avec Barbet Schroeder

## La Vierge des tueurs

de Barbet Schroeder

France-Colombie/2000/couleur/1 h 38/vostf

avec German Jaramillo, Anderson Ballesteros, Juan David Restrepo  
d'après le roman de Fernando Vallejo *La Virgen de los sicarios*

Trente ans après avoir quitté la ville de Medellín dans laquelle il avait grandi, l'écrivain Fernando Vallejo revient dans son pays qui est devenu méconnaissable: une partie de la ville a été détruite, la mafia de la cocaïne, « le cartel de Medellín », sème la terreur par le biais de bandes d'assassins. Dans un bordel, il rencontre Alexis, un jeune paumé de seize ans. Entre eux va naître une histoire d'amour.

« L'idylle du vieil écrivain et du jeune tueur à gages est mise en scène avec une générosité et une absence totale de préjugés dont bénéficie également la respiration de Medellín, si exotique pour nous, si familière pour le cinéaste. La violence hallucinante du quotidien, qui faisait dire à Barbet Schroeder que Pablo Escobar était en partie l'auteur de l'œuvre, y est saisie dans sa régularité métronomique, comme une contingence qui n'en altère en rien la beauté, mais la constitue en partie. »

Damien Bertrand, catalogue *Entrevues*, Belfort, 2003

18 h 30 / écran 1

## They Live By Night Les Amants de la nuit

de Nicholas Ray

États-Unis/1948/noir et blanc/1 h 36/vostf

avec Cathy O'Donnell, Farley Granger, Howard Da Silva, Jay C. Flippen  
d'après le roman d'Edward Anderson *Thieves Like Us*

Injustement condamné, le jeune Bowie s'évade de prison en compagnie de deux gangsters, Chicamaw et Dub. Ils trouvent refuge chez le frère de Chicamaw. C'est là que Bowie rencontre Keechie. Ils tombent follement amoureux. Mais la police poursuit sans relâche les trois hommes.

« Ceci n'est pas un film de gangsters, un récit sordide de sang et de misère. C'est une Histoire d'Amour; c'est aussi une Moralité, dans le rythme de notre temps. »

Nicholas Ray

18 h 45 / écran 2

séance en présence de Lionel Soukaz

## Maman que man de Lionel Soukaz

France/1982/couleur/55'

avec Didier Mercend, Luc Bernard, Marie Thonon, Copi

*Maman que man*: le temps des blocs d'enfance, l'adieu aux enfants perdus, les hymnes baudelairiens à la mort: « C'est la mort qui console, hélas! Et qui fait vivre... » mais dans la rage, la fureur toujours imposées par l'écriture même et le style, de l'invincible vitalité.

René Schérer

## Ixe de Lionel Soukaz

France/1980/couleur/48'/projection en double écran

avec Philippe Veschi, François Dantchev, Hervé Leymarie

*Ixe* c'est la jeunesse, toute première jeunesse, dans sa réalisation déconstruction, destruction, actes de vie et de mort mêlés, inconscience, sauvagerie, naïveté, immaturité et élan de vie, vitalité désespérée, innocence, critique, la vie surgissante, éclairante, fulgurante, la chair, le choix, la voix et l'explosion. Une bombe humaine quoi!

Lionel Soukaz

« Ce brûlot censuré puis oublié a été rénové, décision magistrale, par le CNC. *Ixe*, projeté en double écran, prend une nouvelle ampleur, les images tourbillonnent, passent d'un écran à l'autre dans un maelström encore plus bouleversant. Film sur l'amour de la vie sans condition, film d'une génération brisée mais flamboyante, *Ixe* est devenu l'unique classique post-punk français. »

Stéphane Delorme, *Cahiers du cinéma* n° 572, octobre 2002

## Jeunesse en mouvement

de Lionel Soukaz

France/2002-2004/couleur/vidéo/30'/inédit

Moments choisis des films de Lionel Soukaz sur la Jeunesse engagée.

20 h 30 / écran 1

séance en présence de Denis Lavant, comédien

## Mauvais Sang

de Leos Carax

France/1986/couleur/2 h 05

avec Denis Lavant, Juliette Binoche, Michel Piccoli, Juley Delpy, Hans Meyer, Hugo Pratt

« *Enfin orphelin* » répond sourdement Alex à celui qui lui annonce la mort de son père. Celui-ci meurt dès la première image, à un moment où son fils s'est déjà éloigné de lui. Mais du père, le fils a



hérité d'un talent peu ordinaire : celui d'ouvrir les coffres. Et comme mauvais sang non plus ne saurait mentir, le film raconte comment Alex va faire équipe avec les amis de son père, des truands vieillissants.

Ce qui est beau (et qui fait qu'à la fin, on pleure) c'est que les états d'âme d'Alex, loin d'être « exprimés » (mot suspect, bon pour les citrons) par le décor ou amplifié par la mise en scène, sont régulièrement cassés par les états du corps d'Alex. Par une difficulté à parler (« Langue pendue » est son surnom). Par un visage ni ange ni démon, (c'est selon la lumière). Par un ventre qui parle et qu'on frappe. Car au nombre de ses tours de magicien, de clown triste ou d'équilibriste, Alex compte le ventriloquisme. Et au nombre de ses failles, il y a cette douleur atroce qui transforme son ventre en béton (il a fait de la prison, il n'a « pas digéré ») et son corps en pantin convulsif. Il faut le voir courir pour moins souffrir, danser pour moins courir, faire la roue, crier (en muet) le temps d'un seul travelling et d'une chanson de David Bowie. Il faut voir Lavant « jouer » tous les mouvements entre grâce et épilepsie.

Serge Daney, *Libération*, 26 novembre 1986

21 h 15 / écran 2

séance présentée par Stéphane du Mesnildot, journaliste

## Teenage Caveman de Larry Clark

États-Unis/2002/couleur/vidéo/1 h 26/vostf/inédit

avec Andrew Keegan, Tara Subkoff, Richard Hillman, Tiffany Limos

L'humanité est réduite à une poignée d'hommes vivant sous terre. Alors qu'ils partent à la recherche de lieux plus accueillants, ils rencontrent deux immortels, semblant apporter la réponse à leurs prières. « *La structure de Teenage Caveman, film pourtant tourné de la main gauche, renvoie rigoureusement deux utopies dos à dos à la manière de La Religieuse de Rivette. Première partie: les kids subissent l'enfer d'un culte religieux et puritain; deuxième partie: ils sont propulsés dans le paradis du sexe et de la drogue par une Judith à la jeunesse éternelle. L'impasse finale débouche sur la naissance ironique du nouveau leader, le seul survivant, qui, revenu de tout, retourne dans la tribu et annonce: "I'm taking the kids". Le cinéma de Clark n'est pas celui d'un ado attardé mais, comme il le revendique, d'un survivant. Ce regard d'éducateur-ex-kid, alliant l'empathie et l'autorité, l'homme et l'adolescent, se donne la responsabilité pour grande exigence. Il s'est arrêté comme tant d'autres (de Balthus à Rineke Dijkstra) à la contemplation du corps adolescent, mais son projet est tout autant plastique que pédagogique. Le survivant ne peut délivrer qu'un message de vigilance: "Beware". »*

Stéphane Delorme, *Cahiers du cinéma* n° 577, mars 2003



14 h 00 / écran 1

## Le Diable probablement

de Robert Bresson

France/1976/couleur/1 h 40

avec Antoine Monnier, Tina Irissari, Henri de Maublanc, Latitia Carcano

On a retrouvé au Père-Lachaise, le corps d'un garçon de vingt ans, Charles, troué de deux balles de revolver. Suicide? Crime? Quelques semaines plus tôt... Des jeunes gens, Charles, Michel son ami, Alberte, Edwige, quelques autres. Ils se rencontrent, se séparent, discutent des grands problèmes du moment et vivent tant bien que mal une vie quotidienne dominée par une seule obsession : les menaces qui pèsent sur le monde, la pollution, le gaspillage et la distribution des ressources naturelles, la faim, la décomposition de la Société.

« *Dans un film de Bresson, il s'agit moins de montrer que de cacher. L'écologie, l'église moderne, la drogue, la psychiatrie, le suicide? Non, le sujet du Diable probablement n'est pas là. Le vrai sujet c'est l'intelligence, la gravité et la beauté des adolescents d'aujourd'hui et spécialement de quatre d'entre eux dont on pourrait dire après Cocteau que "l'air qu'ils respirent est plus léger que l'air."*

*Vous ne trouverez pas cette noblesse dans tellement de films. Le cinéma est un art, mais tous les cinéastes ne sont pas des artistes, Bresson oui, et son nouveau chef-d'œuvre Le Diable probablement est un film voluptueux. »*

François Truffant, *Pariscope*, 21 juin 1977

14 h 15 / écran 2

## Finyé

### Le Vent de Souleymane Cissé

Mali/1982/couleur/1 h 40/vostf

avec Fousseyni Sissoko, Goundo Guissé, Balla Moussa Keita, Ismaïla Sarr

Bah, étudiant vient de rater ses examens, ce qui déplaît à son grand-père, vieux chef traditionnel aujourd'hui sans pouvoir. Sans compter qu'il est amoureux de Batrou, la fille de l'actuel gouverneur militaire qui, de son côté, voit d'un mauvais œil les fréquentations de sa fille. Une grève se déclenche à l'université. La fille y participe jusqu'au bout, avec Bah et contre son père. Sur un scénario ouvertement politique (répression militaire, etc.), Souleymane Cissé nous offre un film d'une légèreté, d'une aisance incroyable.

L'aventure du récit est entière soumise au gré de l'image. De même que le vent, sans qu'on le voie, imprime des feuillages, passe dans un plan comme une énigme indéchiffrable, de même il imprime les attitudes du corps (tantôt comique, tantôt violent) d'une manière tout aussi imprévisible et insaisissable.

Charles Tesson, *Cahiers du cinéma* n° 338, juillet-août 1982



16 h 00 / écran 1

## Les Rebelles du Dieu Néon

de Tsai Ming-liang

Taiwan/1992/couleur/1 h 46/vostf avec Chen Chao-jung, Lee Kang-sheng  
Kang-sheng passe son temps à déambuler dans les rues de Taipei à pied ou en mobylette. Un jour, alors qu'il circule exceptionnellement dans le taxi de son père, il remarque un jeune homme à moto. Ce dernier, agacé par les coups de klaxon de son père, casse le rétroviseur de la voiture. Kang-sheng le retrouve quelque temps plus tard et le suit.  
« *La solitude l'emportera toujours – "partir ensemble, mais où ?" – malgré tous les efforts contre elle, malgré l'énergie déployée pour y échapper. De cette violence fondamentale, des situations tragiques et cruelles que cela suppose, il a fait un film d'une douceur extrême, élégant et délié, poétique et envoûtant. Aussi envoûtant que la petite ritournelle pop qui revient, lancinante, nous hanter à plusieurs instants du récit. C'est beau à en verser des torrents (de larmes).* »

Olivier Joyard, *Cahiers du cinéma* n° 523, avril 1998

16 h 15 / écran 2

## Sauvage Innocence de Philippe Garrel

France/2001/couleur/1 h 57

avec Mehdi Belhaj Kacem, Julia Faure, Michel Subor, Maurice Garrel

Un cinéaste veut faire un film contre la drogue et en mémoire de celle qu'il a aimée.

« *Qu'est-ce que je suis? Je suis celui qui prend la caméra, de la pellicule, se projette lui-même, et après passe le résultat devant la société, c'est-à-dire plusieurs personnes réunies dans une salle. Cela oblige à avoir une position morale, c'est ce que je m'inflige à moi-même pour pouvoir continuer d'exister, c'est-à-dire la pire.* »

Philippe Garrel



18 h 00 / écran 1

## Xianggang zhizao Made in Hong kong de Fruit Chan

Hong kong/1997/couleur/1 h 48/vostf/interdit aux moins de 16 ans

avec Sam Lee, Neiky Yim, Wenbers Lee

Été 1997. Mi-Août a déserté le lycée pour se mettre au service de M. Wing, un collecteur de dettes proche des triades locales. Au cours d'une opération, il tombe amoureux de Ah Ping, une jeune fille atteinte d'une maladie incurable.

« *Film terminal sur l'adolescence. Il faudrait pouvoir, toute la vie, danser sur les tables en compagnie de Sam Lee, le lézard humain.* »

Nicole Brenez, *Cahiers du cinéma* n° 543, février 2003

18 h 45 / écran 2

séance suivie d'une rencontre avec Héléne Viard, scripte, monteuse et Gaël Lépine

## Côté cour, côté champs

de Guy Gilles

France/1971/couleur/13' avec Patrick Jouané, Tonie Marshall

Sur les Champs-Élysées, entre les vitrines, les voitures, les passants, divers personnages se croisent.

## Absences répétées de Guy Gilles

France/1972/couleur/1 h 19 avec Patrick Penn, Patrick Jouané, Nathalie Delon

François travaille dans une banque. Il a vingt-deux ans et rien ne semble l'intéresser en ce monde. Déçu par tout ce qui l'entoure, il demande fréquemment à la drogue de le faire pénétrer dans une autre réalité celle des « Paradis artificiels ».

« *"Je croyais que la vie était un poème", écrit François dans son journal intime. Elle ne l'est pas et François devance la mort. Mais les images de Guy Gilles écrivent dans des nuits blêmes des bribes de l'impossible poème. La vie extérieure de François est en noir et blanc, les fantasmes sont en couleur. Cartes postales manipulées comme toujours chez Guy Gilles, pour "visualiser" les traces et les cendres du temps, objets démodés, chanson tendre, clocharde grotesquement fardée, pluie qui évoque les larmes, jeunes gens complices qui contemplant derrière une vitre, le spectacle dérisoire d'un bal populaire.* »

Jacques Sicier, *Le Monde*, 3 novembre 1972

20 h 45 / écran 1

séance suivie d'une rencontre avec Jia Zhangke, animée par Emmanuel Burdeau, rédacteur en chef des *Cahiers du cinéma*

## Shijie The World de Jia Zhangke

Chine-France-Japon/2004/couleur/2 h 20 avec Zhao Tao/en avant-première



*The World* se déroule à Pékin, dans un parc à thème, le World Park, où ont été reconstruits les sites les plus visités du tourisme planétaire. Les personnages sont des jeunes gens qui passent le plus clair de leur temps au sein d'une gigantesque simulation qu'aggravent encore leurs relations affectives ne s'exprimant pour l'essentiel que par SMS interposés. Jia Zhangke montre très honnêtement un état de l'individualisme contemporain flottant dans la bulle désintégré de la globalisation, mais aussi son propre état d'artiste épicerne de la scène chinoise, produit par le Japon, reconnu par les autorités de son pays, mondialisé/normalisé. D'une structure fragmentaire et répétitive, le film, scandé par des séquences de dessins animés, retransverse avec toute la splendeur numérique de la photographie du fidèle Yu Lik-wai, le solipsisme absolu d'êtres voués à ne trouver ni amour ni paix, ni sens.

Didier Péron, *Libération*, 7 septembre 2004

21 h 00 / écran 2

séance présentée par Jean-Henri Roger,  
cinéaste, enseignant à Paris VIII

## Ce jour-là de Jacques Krier

France/1967/noir et blanc/30'

La mobilisation et la manifestation des jeunes communistes contre la guerre du Vietnam, le 26 novembre 1967.

## La Chinoise

de Jean-Luc Godard

France/1967/couleur/1 h 30

avec Anne Wiazemsky, Jean-Pierre Léaud, Juliet Berto, Michel Semeniako

Dans un appartement parisien aux murs recouverts de petits livres rouges, un groupe de cinq jeunes gens étudie la pensée marxiste-léniniste.

mardi 8 février

16 h 30 / écran 2

## Carlo Giuliani, ragazzo

de Francesca Comencini

Italie/2002/couleur/1 h 03/vostf

La mère de Carlo Giuliani, jeune homme tué par la police italienne lors de la manifestation contre le sommet du G8 à Gênes, le 20 juillet 2001, décrit la dernière journée de son fils décédé tandis que défilent les images de la manifestation.

« *Balayant toute innocence, le tragique nous rappelle à l'ordre de notre impuissance centrale. Tout semble perdu. Mais le film est là, en forme de constat, de refus aussi; images à l'appui, irrigué de la colère irrémédiable, marmoréenne de la signora Giuliani.* »

Vincent Dieutre

18 h 45 / écran 1

séance présentée par Arnaud Viviant, écrivain, journaliste

## Scorpio Rising de Kenneth Anger

États-Unis/1963/couleur/29' avec B. Byron, J. Sapienza, F. Carifi, E. Allo

Tourné à Brooklyn avec une bande de motards et monté à San Francisco, le film, par la rudesse hétérogène de ses métaphores visuelles (Hitler y côtoie le Christ saint-sulpicien d'un vieux film hollywoodien, Marlon Brando dans *l'Équipée sauvage* et tel héros de bande dessinée) ou son accompagnement sonore (des chansons d'Elvis Presley et d'autres), par-delà ses intentions "magiques" ou astrologiques, est un hymne "pop" à une certaine jeunesse urbaine masculine, avec ses valeurs de violence – dans la vitesse autant que dans les rites de groupe – et ses jeux nihilistes avec la mort.Dominique Noguez, *Une renaissance du cinéma, le cinéma underground américain*, éditions Paris Expérimental, 2002

## Badlands

## La Balade sauvage de Terrence Malick

États-Unis/1974/couleur/1 h 34/vostf

avec Charlie Sheen, Sissy Spacek, Warren Oates

Tranchant et opaque, *Badlands* reste l'un des premiers films les plus fulgurants de ces deux dernières décennies et l'un des rares

qui ne doit rien à un genre, qui s'inspire plus d'une culture que du cinéma antérieur, l'un des plus contrôlés dans son écriture, son cadre, sa photographie, sa bande sonore. Il fallait sans doute un contrôle aussi rigoureux pour retracer cette dérive tragique et criminelle de deux jeunes que rien ne semble prédisposer à la violence.

Bertrand Tavernier et Jean-Pierre Coursodon, *50 ans de cinéma américain*, Ed. Nathan

18 h 30 / écran 2

séance suivie d'une rencontre avec André de Baecque, scénariste  
et Paul Blain, comédien

## Le Rebelle

de Gérard Blain

France/1980/couleur/1 h 45 avec P. Norbert, M. Subor, N. Rosais

Pierre, orphelin de père, ne vit que pour le bien-être de sa petite sœur, Nathalie. Chômeur, il commet des méfaits pour subvenir à leurs besoins. « *Blain sans se départir de sa propre rigueur, plonge dans la vie, le tragique quotidien. Quelle émotion contenue dans la mort de la mère, et le départ de Nathalie enlevée en douceur, « pour son bien », à ce frère qui ne peut pas produire un certificat de travail. Quelques instants de bonheur sur une plage du Nord passent comme un rêve, une rémission du destin. La société reprend ses droits. Elle a fait un prisonnier de plus. Dramatiquement, esthétiquement, moralement, Le Rebelle, est un film admirable.* » Jacques Siclier, *Le Monde*, 15 novembre 1980

20 h 30 / écran 2

séance suivie d'une rencontre avec Lech Kowalski

## D.O.A. de Lech Kowalski

États-Unis/1981/couleur/1 h 30/vostf/inédit

On y découvre outre les live hystériques des Pistols menés par Johnny Rotten au regard halluciné, les frémissements d'un mouvement mort-né, pris entre la fin des idéologies hippies et le cynisme consumériste



des années 80. Accompagnant le groupe de ville en ville, l'image tremblée et sale, soulignée par une bande-son impressionnante (The Clash, Sham 69, Dead Boys...), nous fait pénétrer dans l'intimité du groupe et de ses fans imbibés d'alcool. Il y a surtout cette scène dans une chambre d'hôtel, où Sid Vicious et Nancy Spungen, complètement défoncés, gisent sur le lit dans un état de délabrement qui semble annoncer la fin tragique du couple quelques années plus tard.

Nathalie Dray, *Les Inrockuptibles* n° 438, du 21 au 27 avril 2004

21 h 00 / écran 1

soirée de clôture

## film surprise inédit

**Vidéo d'artiste** (collections publiques d'art contemporain du Conseil Général de la Seine-Saint-Denis)

## Je hais tout le monde, Mec

de Grout/Mazeas

DVD'Art vidéo, diffusion dans le hall du cinéma l'Écran, pendant tout le festival.

Partant de la phrase mythique de Mike Tyson, les artistes Grout/Mazeas, en référence à la tradition du combat dans l'histoire de l'art, développent au travers d'une "mise en matière" sensible de l'écran et du matériau numérique, une réflexion sur la violence, son interprétation par les médias avec la force de représentation d'un texte qui devient ici une enseigne.

## Cinéma et gastronomie

Un restaurant/bar à vin sera ouvert au public sur la place du Caquet, à côté du cinéma, durant le week-end du festival, vendredi 4, samedi 5 et dimanche 6 février. Assiettes gourmandes et sélection de vins blancs et rouges.

## Est-ce ainsi que les hommes vivent ? hors les murs, en Seine-Saint-Denis

### Rencontres avec Vitali Kanevski

Mercredi 2 février 20 h 15 :

*Bouge pas meurs et ressuscite* de Vitali Kanevski  
Cinéma Louis Daquin

76 avenue Victor-Hugo 93150 Le Blanc-Mesnil  
renseignements : 0148655235

Dimanche 13 février 15 h 00 :

*Une vie indépendante* de Vitali Kanevski

Dimanche 13 février 17 h 30 :

*Nous, les enfants du xx<sup>e</sup> siècle* de Vitali Kanevski  
Cinéma L'Étoile

1 allée du Progrès 93120 La Courneuve  
renseignements : 0148350037

### Expositions de photographies de Luc Choquer

Portraits de jeunes habitants de la Seine-Saint-Denis  
Université Paris VIII, du 2 au 21 février 2005.

### Expositions de photographies

« Rêves de Réalités »

Sélection de photos des Missions photographiques de la Seine-Saint-Denis  
Université Paris XIII, du 24 janvier au 8 février 2005.

## Cinéma l'Écran

Place du Caquet 93200 Saint-Denis  
M° Basilique de Saint-Denis (L13)

### Tarifs de la manifestation

- 6,00 € plein tarif
- 5,00 € tarif réduit
- 4,00 € tarif abonnés
- 2,50 € tarif groupes scolaires
- 8,00 € tarif spécial ciné-mix
- 12,00 € forfait 4 séances + soirée de clôture (hors ciné-mix)

Programme 0149 33 66 77

Renseignements 0148 09 00 84 / 01 49 33 66 88

Réservations scolaires 0149 33 63 73

Télécopie 0149 33 64 32

E-mail : [lecran.stdenis@club-internet.fr](mailto:lecran.stdenis@club-internet.fr)

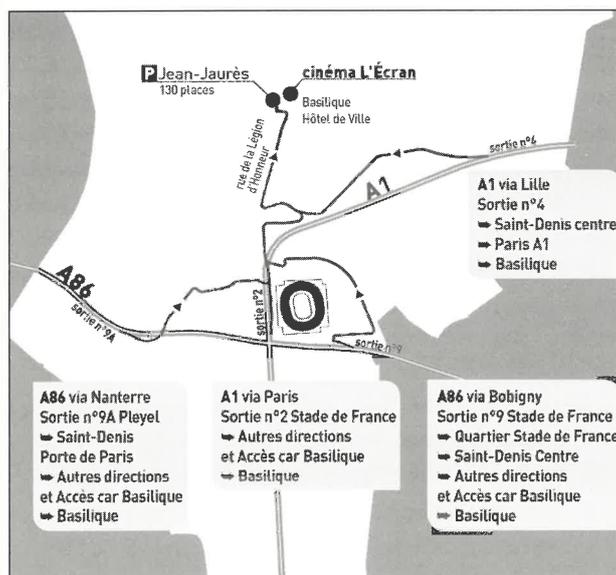
Fondateur de EST-CE AINSI QUE LES HOMMES VIVENT ? : Armand Badéyan

### L'équipe

Directeur de l'Écran : Boris Spire  
Chargé de la programmation : Olivier Pierre  
Chargé de production : Olivier Eloy  
Attachée de presse : Géraldine Cance-Solanas  
Responsable de la communication : Catherine Haller  
Assistante communication : Amel Dahmani  
Responsable jeune public : Carine Quicelet  
Médiation culturelle : Gaël André, Laura Gauthier, Katherine Peu  
Secrétariat : Monique Trémel, Chahrazed Kheir  
Caisse : Odette Girard, Marie-Michèle Stéphan, Claire Toque  
Accueil du public : Sylvie Donati, Laurent Callonnet, Adrien Nedelec  
Projection : Achour Boubekour, Patrice Franchetti, Serge Vila, Mélanie Tintillier  
Transport des copies : Daniel Burson

### Catalogue

Textes et iconographie : Olivier Pierre  
Visuel de couverture : Nicolas Ilinski  
Conception graphique : Anabelle Chapô  
Réalisation : Marie-Armel Le Bourhis  
Flashage, impression : TAAG imprimerie



## remerciements

### Nous remercions chaleureusement :

Kuriko Sato, Yuko Tanaka et Michiko Yoshitake pour leur soutien, Nicole Brenez, Stéphane du Mesnildot, Gaël Lépingle et Sally Shafto pour leur aide précieuse et leurs conseils et tout particulièrement Mireille Abramovici, Michel Andrieux, Razerka Ben Sadia Lavant, Sébastien Betbeder, Catherine Bizern, Paul Blain, Émile Breton, Jean-Denis Bonan, Véronique Bordes, Lou Castel, Gérard Courant, Caroline de Bendern, André de Baecque, Patrick Deval, Dinara Droukarova, Philippe Faucon, Philippe Garrel, Marcel Hanoun, Vitali Kanevski, Philippe Katerine, Jacques Kébadian, Lech Kowalski, Bernadette Lafont, Denis Lavant, Patricia Mazuy, Macha Méril, Tangui Perron, Sylvie Pialat, Jean-Henri Roger, Lionel Soukaz, Barbet Schroeder, Jean-Pierre Stora, Hélène Viard, Luce Vigo, Arnaud Viviani, Alain Vulbeau, Jia Zhangke, Jiong Zhu, Zouzou

Soizic Audouard, Ariane, Bernadette et Bruno Barratier, Marc Barruel, Safia Benaïm, Eva Brucato, Emmanuel Burdeau, Barabara Dent, Souleymane Cissé, Balthazar Clémenti, Christine Cogez-Marzani, Stéphane Delorme, Ariane Desneux, Anne-Marie Faux, Jean A. Gili, Françoise Guglielmi, Jean-Claude Guiguet, Fabienne Hanclot, Thierry Kiefer, Sylvie Lebas, Anne-Claire Ledru, Lucien Logette, Marion Loire, Patrick Loire, Corinne Menchou, Jackie Raynal, James Schneider, Nazim Spire, Bernard Stephan, Philippe Thomas, Arnaud Taillefer et Lionel Corsini (Troublemakers)

### les archives et institutions pour leur concours :

Eric Le Roy et les Archives françaises du film et du dépôt légal du CNC, la BIFI, Julie Cazenave et Ciné-Archives, Rossella Rinaldi et Cinecittà Holding, Jeanick Le Naour et la Cinémathèque Afrique du ministère des Affaires Étrangères, Bernard Benoliel, Émilie Cauquy, Gaëlle Vidalie et la Cinémathèque française, Alexa Fallou, Jean-Paul Gorce et la Cinémathèque

de Toulouse, Sylvie Richard et l'INA, Isabelle Daire, Philippe-Alain Michaud, Alfred Pacquement et le Musée national d'art moderne du Centre Pompidou,

### les sociétés et distributeurs :

Guy Chantin et Actions Gitanes, ADR Productions, Grégory Gajos, Laurence Reymond et Ad Vitam, Arkeion Films, Yann Kacou, Philippe Leroux et ASC Distribution, Carlotta Films, Cinédod, Connaissance du cinéma, Dovidis, Odile Allard et Extinkt Films, Les Films 13, Les Films d'Ici, Les Films du Jeudi, Les Films de la Lanterne, Olivier Masclat et Les Films du Losange, Films sans Frontières, Gebeka Films, Gaumont Columbia Tristar Films, Élisabeth Meunier, Thierry Rogister et Gaumont Columbia Tristar Home Vidéo, Emese Németh, Mélanie Tebb et Hollywood Classics, Idéale Audience International, Jeck Films, Lapsus, Anne-Laure Brénéol et Malavida, Mars Distribution, MK2 Diffusion, New Line Cinema, Sébastien Monceau et Noblesse Oblige Distribution, Pan Européenne Édition, Les Productions de la Guéville, Pyramide, Why Not Productions

Démarches quartiers de la Ville de Saint-Denis, Véronique Cousin, Laurence Dupouy-Veyrier et toute l'équipe de la Direction de la Culture de la Ville de Saint-Denis, Services municipaux de la Ville de Saint-Denis Isabelle Bouldard, Pierre Gac, Anne Gondolo, Malika Jaffri, Nathalie Lafforgue et le Conseil général de la Seine-Saint-Denis  
Alain Losi et la Région Ile-de-France, Catherine Berthelot et la DRAC

Carole Bedou, Marie-Jo Merchez et l'Action Culturelle et Artistique Paris VIII et Paris XIII

Eddie Beaujour, Cyril Lestage, Hélène Rabuteau et la SEGECE

Antoine Crespy, Gérard Garnier et Cinemeccanica, Martine Peigner et Libération, Danielle Dauba et Télérama, Aurélie Berri et Radio Nova.

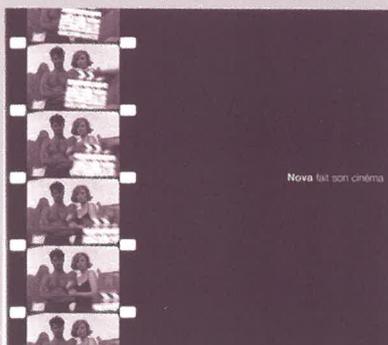
RADIO  
**nova**  
www.novaphnet.com

et  
présentent

mk2  
music

La première compilation de  
l'émission mythique de Radio Nova.

Nova fait son cinéma



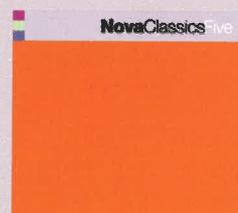
COMPILED by **Nicolas Saada**

Lalo Schifrin - Henri Mancini - John Barry  
Michel Legrand - Nino Rota  
Ennio Morricone - John Carpenter  
Bernard Hermann - Ryuichi Sakamoto  
Georges Delerue - Vladimir Cosma  
Miklos Rosza - John Williams - Manfred Hübner ...



www.mk2music.com

**nova**  
RECORDS



Sortie  
le 31 janvier 2005

Disponibles  
dans les bacs

**TOUS LES JOURS  
LIBÉRATION DÉFRICHE  
LA CULTURE  
D'AUJOURD'HUI  
ET VOUS PROPOSE  
SES CHOIX.**

**Libération**